NEUVIÈME ANNÉE. — N° 201 15 MAI 1905 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI-MENSUELLE

La Destruction de Paris

Nous reproduisons plus loin la lettre par laquelle Auguste Watrin nous informe que Mgr Richard lui a interdit de propager dans le diocèse ses révélations sur la destruction de Paris. Nous reproduisons cette lettre sans commentaires. Nous n'avons pas à apprécier la mesure qui frappe le tonnelier « prophète ». Nous constaterons seulement qu'elle prouve que dans le clergé — et on y a sans doute de bonnes raisons pour cela — on prend Auguste Watrin plus au sérieux que nous ne l'avions pris nous-même.

Mais ce petit incident donne de l'actualité aux autres prédictions relatives à Paris, et peut-être nous saura-t-on gré de rappeler les principales.

M. de Novaye, qui prépare une nouvelle édition de son recueil de prophéties *Guerre et Révolution*, nous écrit que, pour sa part, il a réuni quarante textes annonçant la destruction de Paris. Le plus important est, d'après lui, le Secret de la Salette.

Voici ce qu'on lit dans le Secret de la Salette :

Paris sera brûlé et Marseille engloutie. Plusieurs grandes villes seront ébranlées et englouties par des tremblements de terre.

Le curé d'Ars, qui a fait des prédictions qui se sont réalisées, notamment la prédiction de la reconstitution de la chapelle de Notre-Dame de Fourvières, est encore plus explicite. Il a dit :

Paris sera changé *et aussi deux ou trois autres villes.*

On voudra me canoniser, on n'en aura pas le temps.

...Mais les ennemis (les Allemands ?) *demanderont davantage ou bien quelque chose, et ils reviendront.*

Cette fois on se battra pour de bon, car la première fois, ils (nos soldats en 1870-71, sans doute) *ne se seront pas bien battus. Mais alors ils se battront, oh ! comme ils se battront.*

Ils laisseront bien brûler Paris et ils en seront bien contents.

Mais on les battra et on les chassera pour de bon.

Au moment où l'empereur Guillaume nous cherche, à propos du Maroc, une querelle d'Allemand, — c'est le cas de le dire — ces paroles du curé d'Ars ont, on l'avouera, quelque chose de peu rassurant, surtout si on songe qu'il est déjà Bienheureux et que les catastrophes qu'il annonce doivent se produire avant sa Canonisation !

Le Père Nectou, dans la prédiction célèbre qu'il fit en 1772 et qui fut recueillie par le Père Raux, s'est exprimé ainsi :

Il se formera en France deux partis qui se feront une guerre à mort. L'un sera beaucoup plus nombreux que l'autre, mais ce sera le plus faible qui triomphera.

Il y aura alors un moment si affreux qu'on se croira à la fin du monde. Le sang ruissellera dans plusieurs grandes villes : les éléments seront soulevés, ce sera comme un petit jugement.

Il périra dans cette catastrophe une grande multitude, mais les méchants ne prévaudront point. Ils auront bien l'intention de détruire entièrement l'Eglise; le temps ne leur en sera pas donné, car cette horrible période sera de

courte durée. Au moment où l'on croira tout perdu, tout sera sauvé.

Durant ce bouleversement épouvantable qui, paraît-il, sera général et non pour la France seulement, Paris sera entièrement détruit... etc.

Avouez que ces paroles encore semblent s'ajuster à merveille aux événements contemporains.

Catherine Emmerich, la visionnaire célèbre (1774-1824), raconte ainsi la vision qu'elle eut sur la destruction de Paris :

... Dans une de ces régions, je crus apercevoir une grande ville qui était particulièrement adonnée au vice et dont le sol était tout miné. Une multitude de démons y achevaient l'œuvre de la destruction ; leur travail souterrain était déjà fort avancé et la cité me parut sur le point de s'effondrer aux endroits où s'élevaient les grands édifices. Je me suis souvent laissée aller à penser que Paris était menacé d'une ruine inévitable : j'y vois tant de cavernes souterraines, mais elles ne sont pas ornées de statues comme les catacombes de Rome.

Est ce que cela présagerait que les anarchistes se serviraient des égouts, du Métropolitain ou autres voies souterraines de la capitale pour la faire sauter ?

L'abbé Souffrand, curé de Maumusson, en Bretagne, qui vécut de 1755 à 1828, disait en 1817 à M. de Charette :

Paris sera détruit, tellement détruit que la charrue y passera.

Alors entre le cri « tout est perdu » et « tout est sauvé » il n'y aura pour ainsi dire pas d'intervalle.

Dans ces événements, les bons n'auront rien à faire, ce seront les Républicains qui se dévoreront entre eux.

La religion sera persécutée, ses ministres seront obligés de se cacher au moins momentanément.

Le sang coulera par torrents dans le Nord et dans le Midi. Je vois couler le sang dans certains endroits comme la pluie un jour d'orage.

Paris sera détruit au milieu de toutes ces calamités.

Une religieuse trappistine de Notre-Dame-des-Gardes, en Anjou, à qui une voix dicta différentes prophéties, se serait exprimée de la façon suivante, le jour des Rois, en 1820 :

Tout l'univers sera étonné d'apprendre la destruction de la plus belle, de la plus superbe ville. Je dis superbe par ses crimes, je l'ai en abomination...

... Je n'entendis plus la voix, mais un bruit effroyable ; le gros nuage se divisa en quatre parties qui tombèrent à la fois sur la grande ville et dans un instant elle fut tout en feu. Les flammes qui la dévoraient s'élevèrent dans les airs, et de suite je ne vis plus rien, qu'une vaste terre noire comme du charbon.

Une religieuse de Belley, dans une prophétie assez connue, avait dit de son côté, en 1810 :

Malheur ! Malheur ! Trois fois malheur à la cité du sang ! Malheur à la cité de l'hérésie ! Malheur à la cité du crime !

Les méchants veulent tout détruire, leurs doctrines, leurs livres inondent le monde. Le jour de la justice est venu. Je vois, à l'aspect de Celui qu'on a méconnu, le monde fléchir et tomber. Une femme l'a sauvé, une femme le suit. Un ministre du Très-Haut le soutient. Ce ministre vient d'être oint de l'huile sainte. Dieu les accompagne. Voilà votre roi.

Il paraît au milieu de la confusion et de l'orage. Quel affreux moment ! Les bons, les méchants tombent.

Babylone est réduite en cendres Malheur à toi, ville maudite !

La bergère Marianne Galtier, de Saint-Affrique, a dit, vers 1830 :

A la coupe des raisins, il y aura un grand combat entre Paris et Lyon. La grande prostituée sera détruite par le feu. L'Ange du Seigneur avertira les justes de Paris.

Dans la prophétie de saint Cézaire, on trouve ces phrases :

Horrible cliquetis d'armes ! Le fer et le feu enserrent la Babylone de la Gaule qui tombe dans un grand incendie, noyée dans le sang !

Dans la prophétie d'Orval on lit également :

Malheur à toi, grande Ville ! Voici des rois armés par le Seigneur, mais déjà le feu t'a égalee à la terre. Et pourtant les justes ne périront pas. Dieu les a écoutés.

M. de Novaye nous signale encore comme ayant, d'une manière plus ou moins explicite, parlé de la destruction de Paris, Merlin (480), saint Thomas

d'Aquin (1227-1274), Anselme, évêque de Sunium (XIIIe siècle), le Père Botin (1420), la prophétie d'Olivarius (1542), la prophétie de Premol, Nostradamus, Richard de Toustaint (1622), la prophétie de l'Oba (1756), le bienheureux Labre (1748-1783), la religieuse de Lyelbe (XIXe siècle), une prophétie lorraine (XVIIIe siècle), les lettres du prince de Hohenlohe (1828), Joséphine Lamarine (1787-1850), Marie des Terreaux (1773-1843), la prophétie de Mme de Meylian, la prophétie de Grenoble (1853), Berguille (1875), Marie Martel à Tilly, Mlle Couesdon, etc., etc.

Que conclure de tous ces avertissements, échelonnés à travers les siècles, mais de plus en plus précis, on l'a vu, à mesure que l'époque où ils ont été formulés se rapproche de plus en plus de nous?

On sait notre manière de voir sur les prophéties. Elle n'est paradoxale qu'en apparence. Nous partons de ce fait d'expérience, qu'on ne connaît pas d'exemple d'événements qui se soient accomplis dans la forme et dans le temps où les commentateurs des prophéties avaient cru les entrevoir, mais que, par contre, on constate que chaque mot des prophéties réalisées s'ajuste avec précision au fait accompli. Nous en déduisons que, contrairement à la croyance commune, les prophéties ne sont point tant faites pour annoncer aux hommes ce qui doit leur arriver que pour leur prouver que ce qui leur arrive était réglé dans la volonté divine.

Elles sont pour nous une des preuves les plus saisissantes de l'existence de Dieu.

Si l'on vous démontre, en effet, qu'un événement que rien ne permettait de prévoir était, dans un écrit authentique, mais resté lettre close pour vous, annoncé dans sa forme exacte longtemps à l'avance, on vous aura prouvé qu'une volonté intelligente préside, en dehors de ce qu'on appelle les lois de la nature, aux événements de ce monde. C'est cette preuve qu'apportent les prophéties. Elles sont des témoins de la Providence. Et c'est, nous l'avons déjà observé, dans ce sens que l'on a pu dire que rien ne se passe qui n'ait été prédit.

On comprend, dans ces conditions, que nous ne voulions pas tirer, des prophéties que nous avons rappelées, des conclusions sur la date de la destruction qui menace Paris.

Il est certain que, si nous nous en rapportions à la parole du curé d'Ars : « On voudra me canoniser, on n'en aura pas le temps », nous pourrions supposer que l'accomplissement de la prophétie est proche, très proche même, car la canonisation du Bienheureux Vianney ne saurait, selon l'apparence, tarder longtemps. Mais, en réalité, nous n'en savons rien. Rien ne prouve que cette canonisation soit aussi proche que nous l'imaginons.

De même si nous nous en rapportions à la prophétie du P. Nectou, qui peint une situation politique si semblable à la nôtre, ou à la vision de Catherine Emmerich, qui fait un tableau si ressemblant du Paris d'aujourd'hui, nous pourrions croire encore à l'imminence de la catastrophe prédite. Mais rien ne nous dit que la situation politique décrite par le P. Nectou, et qui présente tant d'analogie avec notre situation politique actuelle, n'en présentera pas davantage avec la situation politique de notre pays, dans cinquante, dans deux cents, dans cinq cents ans peut-être? Rien ne nous dit que la peinture que Catherine Emmerich fait du Paris souterrain, et qui paraît s'appliquer si exactement au Paris de nos jours, ne s'appliquera pas plus exactement encore au Paris de demain, ou d'après-demain !

Nous ne chercherons donc, dans le texte même des prophéties citées, aucune indication sur l'époque de leur accomplissement. Mais nous avons d'autres données que les prophéties, des données qui n'ont rien de mystique, et qui s'appuient sur des calculs et des observations scientifiques. Ces données, ce sont celles que M. Nebo, dans une série d'articles qu'on n'a pas oubliés, a déduites de l'étude des cycles astraux et de leurs correspondances avec les événements de l'histoire. Or, vous vous rappelez que les raisonnements de M. Nebo l'ont amené à prévoir, pour les années qui environnent 1907, un bouleversement général en France.

Ces raisonnements, fondés sur des constatations positives, rapprochez-les des différentes et si fréquentes intuitions prophétiques relatives à la destruction de Paris, et demandez-vous s'il n'y a pas là, même pour les plus sceptiques, matière à réflexion.

GASTON MERY.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite du PETIT COURS D'ASTROLOGIE *de Pierre Piobb et de* LA SIRÈNE DE LA GRAND'-RIVIÈRE, *de Hervé de Rauville.*

Une lettre d'Auguste Watrin

Nous avons annoncé, dans notre dernier numéro, qu'une lettre de M. Auguste Watrin nous était parvenue au moment même où nous mettions en pages. Voici cette lettre que nous donnons à titre de curiosité :

J. M. J.
†
Paris, le 27/4 05.

MONSIEUR GASTON MERY,
Directeur de l'*Echo du Merveilleux.*

Depuis un an environ j'ai pensé presque tous les jours à vous, et soit négligence ou autre chose, je ne vous ai pas encore remercié de ce que vous avez eu l'obligeance de reproduire dans l'*Echo du Merveilleux* ma révélation surnaturelle.

Tout allait donc pour le mieux quand, il y a une quinzaine de jours, Son Eminence le cardinal Richard m'a défendu de propager mes révélations dans l'archevêché de Paris. Ailleurs je suis libre. De sorte que, en ce moment, à Paris, je ne puis que gémir et élever vers le ciel mes pauvres yeux baignés de larmes et dire ceci :

« Paris !... Oh ! mon Dieu, mon Dieu !... France !... Oh ! mon Dieu, mon Dieu !... »

Ah ! on ne saurait croire combien en ce siècle corrompu et pourri il est difficile de parler de révélations ! Le monde, je parle de la masse du peuple, ne croit presque plus à rien. C'est effrayant !

« C'est de l'imagination », disent le plus grand nombre ; d'autres prétendent que l'on est payé pour faire des révélations ; enfin quelques personnes m'ont dit que le diable a la mauvaise habitude de se fourrer partout, et que par conséquent il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il se soit mêlé de cette affaire pour me tromper, etc., etc...

Le diable, le diable ! mes braves gens, mais c'est un comble ! Voyons franchement, le diable pourrait-il inspirer à quelqu'un de se dévouer corps et âme pour notre pure et sainte religion ? d'essayer d'arracher des âmes à l'incrédulité, la hideuse incrédulité qui est la plus dangereuse maladie du siècle, et qui est si répandue ? Le diable pourrait-il inspirer de pratiquer la charité la plus large envers tout le monde, d'être sobre, chaste, bon et de prier, de prier sans cesse pour sa propre sanctification et pour la conversion des pécheurs ?

Non, mais, c'est trop fort ! Quel malheur, mon Dieu !...

Selon moi, c'est un mauvais prétexte que les personnes dont la conscience n'est pas nette ont inventé pour se débarrasser des révélations qui les gênent. De cette manière elles se croient quittes envers leur conscience, envers Dieu, envers tout le monde. Eh ! dites donc, vous vous trompez, oui, vous vous trompez ! *Car des châtiments cruels vous ouvriront les yeux dans un temps peu éloigné !* Ah ! Si ces malheureux se doutaient seulement de la vérité ! Mais hélas, hélas...

Et dire qu'ils y croiront, à mes révélations ; mais ce sera malheureusement quand il sera trop tard, trop tard.

Comme vous le voyez, monsieur Gaston Mery, le diable dans sa colère multiplie les obstacles sur ma route, *mais il perd son temps.* Le bon Dieu est de mon côté. Et si à force d'avertissements, et grâce aux prières de tous les vrais croyants, les châtiments sont atténués, nous pourrons être satisfaits.

Cette vie est courte, l'éternité seule est longue. Dieu, notre pure et sainte religion, le salut éternel, *c'est tout, tout.* Le reste n'a aucune valeur réelle. Courage ! Confiance ! Persévérance ! Prières ! Oh ! Quand viendra le jour béni où dans l'éternel bonheur nous pourrons nous écrier :

« Je suis tout à vous, ô mon Dieu !
Pour toujours, pour toujours ! »

Veuillez agréer, monsieur Gaston Mery, l'expression de mes sentiments dévoués en N.-S. Jésus-Christ et sa Sainte Mère.

AUGUSTE WATRIN,
3, place du Tertre, Paris, XVIIIe.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *Cervantès et le Merveilleux.*

Il semble que le grand écrivain réaliste n'ait touché au Merveilleux que pour le railler. Le curé, le barbier et la nièce, dans *Don Quichotte*, quand ils font un autodafé de la bibliothèque héroïque du bon chevalier ; le chanoine de Tolède, quand il dispute avec Don Quichotte mené en cage, criblent de sarcasme tout ce merveilleux des romans de chevalerie qu'il serait certainement curieux d'examiner de plus près. Et toutes les hallucinations et prouesses du héros de la Manche ne sont qu'une satire perpétuelle des géants, monstres, enchanteurs et autres prodiges, dont ses chers livres étaient pleins. Mais Cervantès n'a pas écrit que le *Don Quichotte.* Chose singulière, en même temps qu'il tuait le roman chevaleresque sous les traits de sa raillerie, de la même plume, Cervantès écrivait un roman aussi extravagant que ceux qui brouillèrent la cervelle de son hidalgo, le *Persilès et Sigismonde.* Et c'est en cette œuvre informe qu'il mettait sa prédilection et son orgueil.

Le roman de *Persilès et Sigismonde*, qu'on ne sait à quoi comparer ni dans quel genre classer, car il réunit tous les genres sans appartenir à aucun, est, dit M. Viardot, un tissu d'épisodes entrelacés comme ceux d'une intrigue de Calderon, d'aventures bizarres, de rencontres inouïes, de prodiges invraisemblables, de caractères faux, de sentiments alambiqués. Cervantès, peintre si judicieux de la nature physique et morale, a bien fait d'en reléguer la scène aux régions hyperboréennes, car c'est un monde imaginaire, sans nul rapport avec celui qu'il avait sous les yeux. Du reste, à la lecture de cette débauche d'un grand esprit, où se trouverait aisément la matière de vingt drames et de cent contes, on ne peut trop admirer cette imagination presque septuagénaire, aussi riche encore, aussi féconde que celle de l'Arioste; on ne peut trop admirer cette plume toujours noble, élégante, hardie, couvrant les absurdités du récit sous la magnifique parure du langage. Le *Persilès* est plus correct, en effet, et plus châtié que le *Don Quichotte*; c'est, en plusieurs parties, un modèle achevé de style et peut-être le livre le plus classique de l'Espagne.

Les *Nouvelles exemplaires* sont plus connues. Elles sont, après le *Don Quichotte*, le plus beau titre de gloire de Cervantès. Là se révèlent aussi sous les formes les plus variées la fécondité de son imagination, l'acuité de son observation, la bonté de son cœur aimant, sa verve railleuse sans causticité. *Rinconète et Cartadillo*, tableau de la vie des voleurs à Séville, est certainement un pur chef-d'œuvre réaliste.

C'est dans l'une de ces nouvelles, le *Dialogue de Scipion et de Berganza*, que Cervantès a été amené à donner son avis sur une des questions qui passionnaient le plus les esprits de son temps, celle des sorcières et du sabbat. Il l'a fait avec un sérieux profond, malgré l'étrangeté du cadre où cette dissertation est placée. On sait que Scipion et Berganza sont deux chiens, les deux chiens des frères de la Capacha, qui étaient fort connus à Valladolid du temps de Cervantès. Ces frères de la Capacha étaient des moines qui mendiaient pour l'entretien de l'hôpital, et on les nommait ainsi parce qu'ils demandaient l'aumône dans de petits paniers de jonc appelés « capachas ». Les chiens les accompagnaient de nuit, portant chacun deux lanternes au bout d'un bâton qu'ils tenaient dans la gueule. Cervantès suppose qu'un pauvre soldat, en train de suer à l'hôpital le mal qui doit un nom honnête à M. Brieux, entend ces chiens dialoguer, une nuit.

Berganza, entr'autres aventures, avait été recueilli par une sorcière, dont le mélange de canaillerie diabolique et d'hallucination est merveilleusement peint en quelques traits. Cette sorcière s'imagine avec bonne foi que ce chien si intelligent est le fils enchanté d'une de ses amies, sorcière comme elle. Elle le recueille donc, et il assiste à ses onctions magiques, comme Aristomènes, dans l'*Ane d'or*, à celles de la sorcière de Thessalie. Elle lui dit : « ...Bien des fois j'ai voulu demander à mon bouc (le bouc du sabbat, Satan; elle est sorcière *bruja*, c'est-à-dire allant au sabbat; la sorcière qui se contentait de faire des sortilèges était nommée *hechicera*;) j'ai voulu demander à mon bouc quelle issue aurait ton histoire; je n'ai pas osé parce que jamais il ne répond directement aux questions qui lui sont faites, mais par des propos détournés et qui ont plusieurs sens. Ainsi donc, à ce bouc, notre maître et seigneur, il n'y a rien à demander, car il mêle à une vérité mille mensonges; et ce que j'ai conclu de ses réponses, c'est qu'il ne sait rien de l'avenir avec certitude, mais seulement par conjectures. Cependant, il nous tient si bien abusées, nous autres sorcières, que malgré les mille tours qu'il nous joue nous ne pouvons l'abandonner. Nous allons le voir très loin d'ici, dans une vaste plaine où se réunissent une infinité de gens, sorciers et sorcières. Là, il nous donne à manger des mets âcres et sans goût, et il se passe d'autres choses qu'en mon âme et conscience je n'ose te raconter, tant elles sont sales et dégoûtantes.

« Il y a des gens qui croient que nous allons à ces festins par l'imagination, où le démon nous représente les images de toutes les choses que nous racontons ensuite comme nous y étant arrivées. D'autres disent, au contraire, que nous y allons véritablement en corps et en âme. Je tiens, quant à moi que ces deux opinions sont véritables, car nous ne savons pas au juste quand nous allons de l'une ou de l'autre manière. En effet, tout ce qui se passe dans notre imagination s'y montre avec tant de force et d'intensité qu'il n'y a nulle différence avec ce que nous voyons réellement. Messieurs les inquisiteurs ont fait des expériences à ce sujet sur quelques-unes de nous qu'ils tenaient en prison, et je crois qu'ils ont trouvé vrai ce que je dis. Je voudrais bien, mon fils, me corriger de ce péché. Pour cela j'ai fait tous les efforts possibles. J'ai embrassé l'état d'hospitalière, je soigne les pauvres, quelques-uns meurent, qui me donnent la vie, par ce qu'ils me lèguent ou par ce qui reste caché dans leurs guenilles, que j'ai grand soin de bien éplucher...

« Finalement, elle me dit que cette nuit même elle pensait s'oindre pour aller à un de ses festins d'habitude et que, lorsqu'elle serait là, elle pensait questionner son maître sur ce qui devait m'arriver...

« — Cet onguent, me dit-elle, avec lequel les sor-

cières se frictionnent, est composé de jus d'herbes extrêmement froids, mais non, comme dit le vulgaire, du sang des enfants que nous étouffons. Ici, tu vas peut-être me demander quel plaisir ou quel profit tire le démon de nous faire tuer de pauvres petites créatures puisqu'il sait qu'étant baptisées elles vont, innocentes, droit au ciel... C'est aussi à cause du chagrin qu'il donne aux parents, et ce qui lui importe surtout, c'est de nous faire commettre un si cruel et atroce péché. Tout cela, Dieu le permet pour nos fautes, car j'ai vu par expérience que sans sa permission le diable ne peut faire mal à une fourmi...

« ... Maintenant, mon fils, tu vas demander, si par hasard tu m'entends, qui m'a faite théologienne, et peut-être ajouteras-tu tout bas : « Au diable la vieille coquine ! Pourquoi ne cesse-t-elle pas d'être sorcière puisqu'elle en sait tant, et pourquoi ne retourne-t-elle pas à Dieu, puisqu'elle sait qu'il est plutôt prêt à pardonner les péchés qu'à les permettre ? » A cela je te réponds que l'habitude du vice se change en nature, que celui d'être sorcière se convertit en chair et en sang, et qu'au milieu de mon ardeur, qui est brûlante, il amène un froid qui gèle l'âme et y engourdit jusqu'à la foi. De là naît pour elle un oubli de soi-même ; de là vient qu'elle ne se rappelle ni les craintes dont Dieu la menace, ni la béatitude à laquelle il la convie. En effet, comme c'est un péché de la chair, il faut bien qu'il assoupisse tous les sens, qu'il les ravine et les absorbe sans les laisser faire leur office... Je vois tout, je comprends tout, mais comme le plaisir des sens m'a mis des menottes à la volonté, j'ai toujours été et serai toujours mauvaise.

« Mais laissons cela et revenons à l'affaire des onctions. Elles sont si froides, je le répète, que dès que nous en sommes frottées, elles nous privent de tous nos sens ; nous restons étendues à terre. Alors on dit que dans notre imagination se passe tout ce qui nous paraît se passer véritablement. D'autres fois, en achevant de nous oindre, il nous semble que nous changeons de forme et que, transformées en coqs, en chouettes, en corbeaux, nous allons à l'endroit où nous attend notre Seigneur. Là nous reprenons notre première forme et nous jouissons de délices que je me garderai bien de te dire, car elles sont telles que la mémoire se scandalise en les répétant...

« Avec tout cela, je suis sorcière et je cache tous mes défauts sous le manteau de l'hypocrisie. Il est vrai que si quelques-uns m'estiment et m'honorent comme vertueuse, beaucoup d'autres me disent à deux doigts de l'oreille le nom de fête que nous imprima dans la chair la furie d'un juge colérique, lequel, ayant affaire, dans les temps passés, avec ta mère et moi, déposa sa fureur dans les mains d'un bourreau, qui usa de rigueur sur nos épaules. Mais c'est passé, et toutes les choses passent, les souvenirs s'effacent, les vies ne reviennent pas, les langues se fatiguent, les nouveaux événements font oublier les anciens. Je suis sœur hospitalière, je donne des marques de charité chrétienne, mes onctions me donnent de bons moments, je ne suis pas si vieille que je ne puisse vivre encore une année ; et bien que je ne puisse jeûner à cause de l'âge, ni prier longtemps à cause des vertiges, ni faire des pèlerinages à cause de la faiblesse de mes jambes, ni donner l'aumône parce que je suis pauvre, ni penser à bien faire parce que j'aime à médire du prochain, ni faire le bien parce qu'il faudrait d'abord le penser, néanmoins je sais que Dieu est plein de bonté et de miséricorde. Cela suffit, laissons-là cet entretien qui m'attriste véritablement. Viens, mon fils ; tu me verras oindre et frictionner. »

Je ne crois pas qu'on ait apporté contribution plus curieuse que cette page à la psychologie de la sorcière, ni tracé plus vivante figure de vieille papelarde et sinistre, et moitié démente. Elle se déshabille, s'oint, reste étendue comme morte à terre, au grand effroi du chien qui aboie et fait venir du monde. Les uns disent : « La sainte femme est morte... Voyez comme la pénitence l'avait amaigrie. » Les autres : « Elle doit être sorcière. Plantons-lui des épingles dans la chair. » Enfin elle revient à elle, et, voyant ces gens et comprenant tout, menace le brave chien, qui se sauve à toutes jambes. GEORGE MALET.

THÉORIE DU CORPS ASTRAL ou fluidique

La théorie, dite du corps astral ou du corps fluidique, reconnaît d'abord qu'il y a, dans l'homme vivant, un corps et un esprit. L'esprit, nous ne pouvons nous le représenter. Tout ce que nous en savons, c'est que de lui procèdent les phénomènes de la pensée et de la volonté. Quant au corps, il est inutile de le définir, mais nous y distinguerons deux choses : la *matière brute* (os, chair, sang, etc.) et un agent invisible, un *fluide*, qui transmet à l'esprit la sensation de la chair et aux nerfs les ordres de l'esprit.

Lié intimement à l'organisme, qui paraît le sécréter pendant la vie, cet agent s'arrête, chez le plus grand nombre, à la surface de la peau et s'échappe seulement en effluves plus ou moins intenses selon l'individu, par les organes des sens et les parties très saillantes du corps, comme les extrémités des doigts ; — c'est ce que sont unanimes à affirmer de nombreuses personnes ayant acquis, dans certaines conditions, une

hyperesthésie visuelle momentanée. — Il peut cependant se déplacer dans le corps sous l'influence de la volonté, puisque l'*attention* augmente notre sensibilité sur certains points pendant que les autres deviennent plus ou moins insensibles : on ne *voit*, on n'*entend*, on ne *sent* bien que quand on *regarde*, qu'on *écoute*, qu'on *flaire* ou qu'on *déguste*.

Chez certaines personnes, qu'on appelle des « sujets », l'adhérence du fluide nerveux avec l'organisme charnel est faible, de telle sorte qu'on peut le déplacer avec une facilité extrême et produire les phénomènes connus d'hyperesthésie et d'insensibilité complètes dus soit à l'autosuggestion, c'est-à-dire à l'action de l'esprit du sujet lui-même sur son propre fluide, soit à la suggestion d'une personne étrangère dont l'esprit a pris contact avec le fluide du sujet.

Quelques sujets, encore plus sensibles, peuvent projeter leur fluide nerveux en dehors de leur corps et produire ainsi les phénomènes divers d'extériorisation déjà décrits.

Mais il y a plus. L'agent nerveux se répandant le long des nerfs sensibles et moteurs dans toutes les parties du corps, on peut dire qu'il présente dans son ensemble la même forme que le corps et l'appeler le *double fluidique*. De nombreuses expériences ont prouvé qu'à la suite d'une extériorisation suffisante de l'influx nerveux provoquée par des causes diverses, ce double peut se reformer en dehors du corps, comme un cristal se forme dans une solution quand elle est suffisamment concentrée.

Le double ainsi extériorisé continue à être sous la dépendance de l'esprit ; il lui obéit même avec d'autant plus de facilité qu'il est maintenant moins gêné par son adhérence avec la chair. Le sujet peut le mouvoir, en accumuler la matière sur telle ou telle de ses parties et rendre cette partie perceptible aux sens du commun des hommes.

D'autres expériences tendent à prouver que la matière fluidique ainsi extériorisée peut se modeler sous l'influence de la volonté comme la cire se modèle sous la main du statuaire : cette volonté provenant, du reste, soit de l'esprit du sujet lui-même, soit d'autres esprits appartenant à des individualités humaines ou invisibles. C'est sur cette plasticité du corps astral qu'est fondée la science astrologique. Elle admet, en effet, qu'au moment où commence la vie propre de l'enfant séparé du corps de sa mère, son corps astral reçoit l'impression de toutes les vibrations envoyées par les astres qui nous entourent ; et cela d'une façon plus ou moins intense, selon leurs positions respectives à ce moment-là. De cette impression résulte une constitution du corps astral, siège des sentiments et des passions, qui influera sur la vie tout entière, bien plus encore que la constitution du corps physique. Le *libre arbitre* n'en subsiste pas moins dans certaines limites, limites suffisantes pour permettre le perfectionnement moral de l'individu, qui est fondé non sur l'*effet*, mais sur l'*effort*.

En résumé, on observe un premier degré de dégagement du corps fluidique dans l'extériorisation de la sensibilité sous forme de couches concentriques au corps charnel du sujet. La matérialité des effluves est démontrée par ce fait qu'ils se dissolvent dans certaines substances telles que l'eau, la cire, la graisse, la laine, la soie, etc., avec cette particularité que les corps dissolvants varient avec l'état mental et moral du sujet. Comme pour les matières odorantes et les substances radiantes nouvellement découvertes, la perte de poids du corps qui émet est, dans ce cas, trop faible pour pouvoir être appréciée par nos instruments.

Le deuxième degré est donné par la coagulation de ces effluves en un double extérieur qu'on ne peut voir avec des yeux ordinaires, mais dont on peut délimiter la position dans l'espace grâce à sa sensibilité. Ce double est relié au corps par un lien fluidique.

Au troisième degré, il y a comme un transport galvanoplastique de la matière du corps physique du médium, matière qui part de ce corps physique pour aller occuper une place semblable (homologue) sur le double fluidique. On a constaté, un grand nombre de fois, avec la balance, que le médium perdait alors une partie de son poids et que ce poids se retrouvait dans le corps matérialisé.

Le cas le plus singulier, resté jusqu'ici unique, est celui de mistress d'Espérance, étudié avec le plus grand soin par un conseiller d'Etat russe, Aksakof. Chez cette dame que je connais personnellement et pour qui j'ai la plus grande estime, le transport s'est fait avec une telle intensité qu'une partie de son propre corps était devenue invisible ; il ne restait à sa place que le corps fluidique (dont le double est une émanation) ; les spectateurs pouvaient traverser la partie devenue invisible avec la main, mais elle en éprouvait une violente douleur. Ce phénomène, poussé à sa dernière limite, amènerait la disparition plus ou moins complète du corps du médium et son apparition dans une autre lieu, une *bilocation*, comme on en trouve des exemples dans la vie des Saints. Ce serait le quatrième degré.

L'esprit du médium paraît souvent, mais pas toujours, accompagné du corps astral dans ses sorties ; le corps physique, auquel il reste relié par un lien fluidique, ne joue plus alors que le rôle d'un appa-

reil télégraphique récepteur pour ses communications avec l'humanité. Dans ces conditions, l'esprit acquiert des propriétés transcendantes et semble s'élever au-dessus des contingences de l'Espace et du Temps. C'est l'état d'*Extase* auquel arrivent, par leurs seules vertus, certains êtres privilégiés.

Quelquefois, lorsque le corps physique est momentanément abandonné par son propre esprit, entouré ou non de son astral, un autre esprit peut venir prendre la place restée vacante. C'est ce qu'on appelle la *Possession*.

... En nous montrant que quelque chose, qui pense et qui sent, peut se détacher de notre corps, pendant la vie, la science psychique nous permet de conclure que ce quelque-chose peut survivre à la destruction de la chair et nous donner ainsi un premier gage de cette immortalité sans laquelle notre vie présente resterait une cruelle énigme.

A. de Rochas

(Extrait d'une lecture faite à l'Académie delphinale, le 18 novembre 1904, sur l'*Etat actuel de la science psychique*.)

LA PROCHAINE BATAILLE NAVALE

Une prédiction de Louise Bellet

Le monde civilisé tout entier attend ce grand événement que sera la prochaine bataille navale entre Russes et Japonais.

Quelle sera l'issue de cette bataille où l'Europe et l'Asie se rencontreront une fois encore ? Nous le saurons bientôt et peut-être même qu'à l'heure où paraîtront ces lignes les combattants seront aux prises.

En attendant, il nous paraît intéressant de rappeler la prédiction que fit à ce sujet la voyante Louise Bellet. La voici telle que Mme Julia d'Amboise la rapporte dans l'*Echo* du 1er mars dernier :

« Pensant l'entretien terminé, j'allais prier qu'on réveillât la voyante, lorsque soudain elle s'écrie :

— Ecoute ! oh ! je viens de loin... de l'endroit où l'on s'égorge ! je suis sur l'eau, je vois des bateaux qui coulent... Ah ! cela va étonner le monde ! Sous peu, tu m'entends, une grande victoire navale pour les Russes !

— Pauvres gens! ils en ont besoin !

— Oui, mais ce sera une victoire sans lendemain, malheureusement. Tout de même ça les réconfortera.....

— Et la guerre? finira-t-elle bientôt? Dans trois mois la vois-tu terminée ?

— Oh ! non ! il s'en manque encore ! Louise ne peut pas aller aussi loin que cela dans l'avenir. Patience ! ce n'est pas fini, non ce n'est pas fini...

Le reste de la phrase se perd dans un balbutiement inintelligible La pauvre femme est rouge brique, on la devine exténuée. Prise de pitié, je la laisse... »

Dieu veuille que la prédiction de la voyante se réalise !

J. S.

Le phénomène lumineux de Cherbourg

Nous avons reçu la lettre suivante :

Doulon (Loire Inférieure), ce 3 mai 1905.

Cher Monsieur Mery,

Le phénomène lumineux qui fait l'objet de votre charmant article de tête, dans l'*Echo du Merveilleux* du 15 avril dernier, n'a pas été vu que de Cherbourg; je l'ai observé de Nantes dans la direction ouest-ouest-nord, aussitôt qu'il eût été signalé. Il a présenté ici, pendant la première quinzaine d'avril, les mêmes phases d'apparition et de disparition qu'à Cherbourg, et aux mêmes heures, puis cessa de paraître.

Mais un autre globe lumineux, de même aspect et de même volume, apparaît à Nantes tous les soirs de temps clair depuis une dizaine de jours, dans la direction est-sud cette fois; il est visible vers 9 heures, au-dessus de l'horizon, avec mouvement rapide de translation vers le sud, où il disparaît tout à coup vers 10 heures 1/2, ayant franchi environ 3 degrés.

Les feux de cet astre mystérieux sont moins brillants que ceux des autres étoiles; ils ne présentent pas la même scintillation; ils sont intermittents à la manière de ceux d'un phare, toutefois la confusion ne peut se faire, et il s'agit sûrement d'un phénomène cosmique.

Je l'ai observé hier, 2 mai, avec une forte jumelle marine; il apparaît énorme et sa lumière présente les couleurs de l'arc-en-ciel, où le blanc, le bleu et le rouge dominent.

Je suis vraiment surpris que ce nouveau fait, de domaine essentiellement météorologique, n'ait encore été signalé par aucun observatoire, ni qu'aucun journal n'en ait encore parlé.

Je vous autorise, cher monsieur, à publier cette lettre dans votre intéressante petite revue, si vous la jugez digne de cet honneur, mais sans indiquer mon nom autrement que par les initiales.

Recevez, je vous prie, monsieur, l'expression des sentiments les plus sympathiques d'un de vos abonnés.

L. J.

Nous trouvons, d'autre part, dans le *Journal de Pont-Audemer*, du 23 avril 1905, l'information suivante :

Plusieurs habitants ont aperçu, du boulevard Maritime, un astre se détachant nettement sur l'horizon et se reflétant en

un cercle immense sur la mer. Il était alors 2 h. 45 du matin. Le météore, au bout d'un quart d'heure, rompit son immobilité et décrivit sur le ciel, dans la direction du nord ouest, un arc de 25 à 30 degrés.

Certaines personnes qui firent usage de jumelles déclarent que l'astre avait une forme ogivale, entourée de tourbillons lumineux. Il était flanqué de deux étoiles assez volumineuses.

Inutile de dire que les savants officiels continuent à ne pas se déranger.

Phénomènes Métapsychiques
d'Autrefois

Par Charles Richet

Sous ce titre la *Main de la morte*, nous avons, dans les numéros de l'*Echo du Merveilleux* des 15 février et 1er mars derniers, inséré un curieux récit traduit du polonais, par Mme la comtesse Marie de Wolmer, d'après un manuscrit tiré des archives religieuses et civiles du couvent des Basiliens situé non loin de Kristonopol.

Dans les *Annales des Sciences psychiques*, M. Charles Richet vient de publier le récit de phénomènes de même ordre, traduit d'un recueil de dissertations théologiques de Gisbert Voetius, *Selectarum disputationum theologicarum pars secunda* Utrecht, Jean Waesberg MDCLIV.

Nous reproduisons cette traduction.

Les analogies des deux récits ne manqueront pas d'intéresser nos lecteurs.

Récit d'un fait admirable accompli à Presbourg, par un esprit, du 24 juillet MDCXLI au 29 juin MDCVLI, venant du Purgatoire pour parler à une vierge, parlant, demandant secours, et enfin délivré, d'après les témoins jurés, et les actes publics conservés dans les archives du vénérable chapitre de Pesth, publié avec l'autorisation et l'ordre du révérend seigneur, Georges Lippaï, archevêque élu de Strigons, d'après l'exemplaire imprimé à Pesth, MDCXVLIII.

(Trajecti ad Rhenum. Ex-officinâ Johannis, à Waesberge, MDCLIV).

Récit sincère et succinct de toute cette histoire :

I

LIEU PRINCIPAL DES APPARITIONS. QUEL ÉTAT CET ESPRIT ? A QUI EST-IL APPARU ? (C'EST LA LE FONDEMENT DE TOUTE L'HISTOIRE, ET CE QUE DEMANDE AUSSITOT LE LECTEUR. OU ? QUI ? A QUI ?)

Presbourg est une célèbre ville de Hongrie, sur le Danube, à 10 milliaires de Vienne. Dans cette ville, vivait un certain personnage, allemand de nationalité, nommé Jean Clément, auquel on donnait par raillerie le sobriquet de Zwesspenpauer. Il fut un citoyen honorable, chargé de juger les individus appartenant à la citadelle qui est en dehors de la ville, et, en effet, il vivait lui-même dans un faubourg. A l'âge de quarante-quatre ans environ, il suivit l'hérésie de Luther, et mena une vie peu recommandable. Mais sept ans avant sa mort (qui fut chrétienne et conforme à la foi catholique qui était la sienne), il changea de mœurs, de sorte qu'on le voyait souvent à l'église, pleurant et gémissant, menant la vie d'un digne chrétien, à l'âge de plus de soixante ans.

C'est de ce personnage qu'il sera question ici. Car il est apparu, et il a parlé tel qu'il était alors, et il s'est montré sous les formes et avec le langage et avec la voix qu'il avait pendant sa vie ; de sorte qu'il est prouvé qu'il s'agit bien de lui, comme cela est établi en toute évidence par les signes de sa main qu'il a marquée sur une étoffe, ainsi que nous le raconterons plus loin.

Quoiqu'il ait apparu plus de cent fois, et que diverses personnes l'aient vu et entendu, c'est cependant surtout à une seule personne, Régina Fischerin, qu'il s'est montré, avec l'aide et la volonté de Dieu, dont les desseins sont mystérieux.

Cette jeune fille était née d'honorables citoyens de Hallstad, à six milliaires de Gmond, ville d'Autriche. Son père Sébastien, et sa mère Madeleine, menaient une vie assez aisée. Ce fut au temps où Ferdinand II, le pieux empereur, ramena les rebelles à la foi catholique. A cette occasion, les parents de cette jeune fille embrassèrent la religion catholique qu'ils cultivent pieusement encore ; et ils élevèrent leur fille dans cette religion sainte, ainsi que sa sœur un peu plus jeune. Elle avait environ dix-neuf ans quand elle commença à être tourmentée par l'esprit. Elle a vingt ans maintenant. Elle est, malgré son sexe et son âge, d'une sagesse remarquable ; son extérieur est modeste comme son esprit, et elle a toutes les qualités que non seulement les catholiques, mais encore les infidèles recommandent. Ses serviteurs, et d'autres personnes encore, peuvent témoigner de sa piété ; d'ailleurs, les faits que nous allons rapporter prouvent abondamment la sincérité de sa foi.

II

OU L'ESPRIT COMMENCE A TOURMENTER RÉGINA : A APPARAITRE, A PARLER, ET POURQUOI.

Ce fut un mois à peine après que Jean Clément avait cessé de vivre parmi les mortels, que, le 29 juillet de l'an 1641, il se mit à attaquer la jeune Régina, de Hallstadt, en la ville même de Hallstadt, dans la maison paternelle de cette jeune fille, entre onze heures et minuit. D'abord il frappe trois fois sur son lit, puis il se montre à elle. Il avait une robe blanche descendant jusqu'aux talons, et tout l'aspect d'un vieillard. Il demeura quelque temps en silence devant elle, puis disparut.

Entre temps, la tante de la jeune fille, de religion luthérienne, désirait faire venir sa nièce Régina, de Hallstadt où elle habitait avec ses parents, à Presbourg où se trouvait déjà sa sœur, prétendant qu'elle avait besoin d'elle pour des raisons de famille, mais



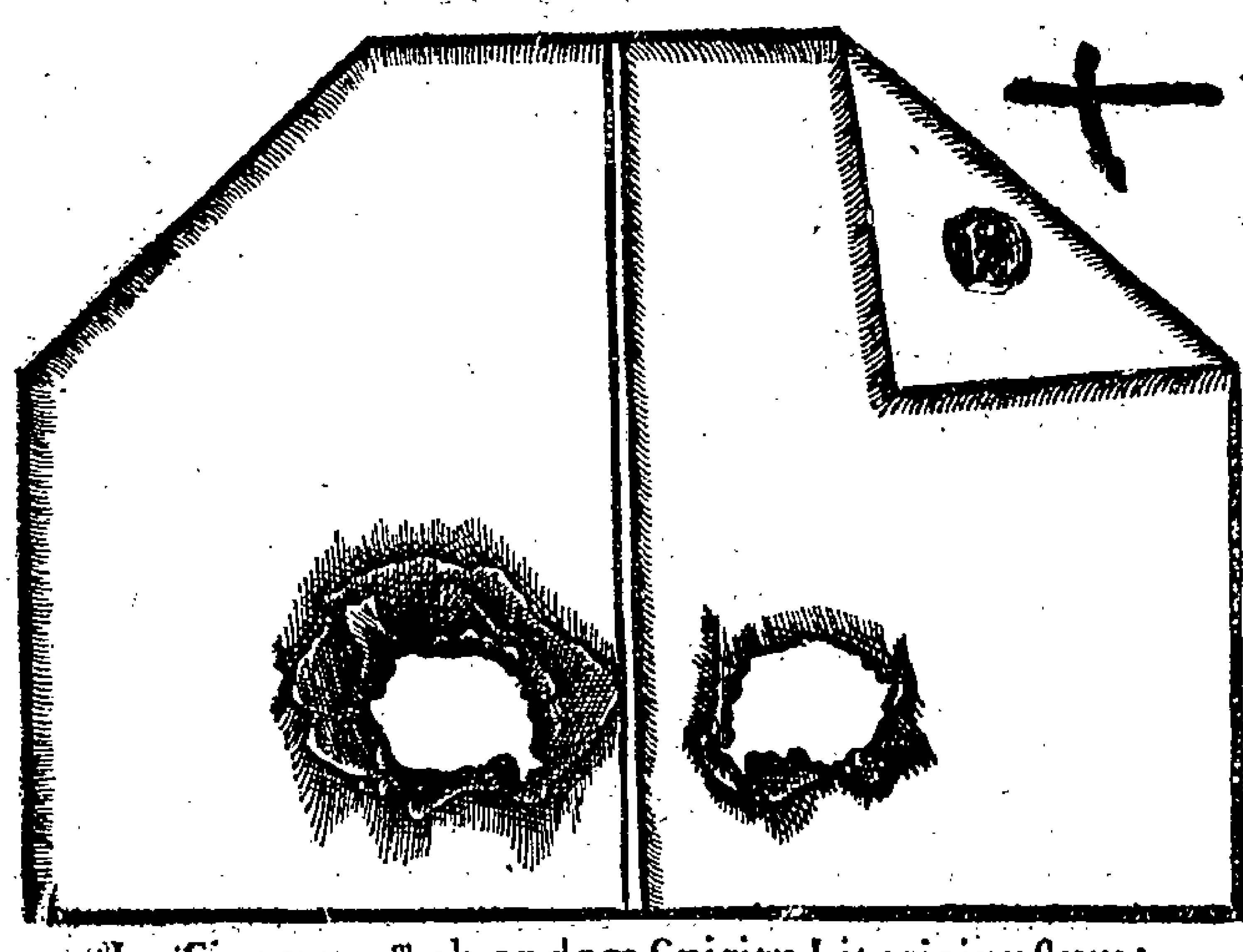
✠ Signum Iᵐ Manus, cum presse, à Spiritu Puellæ appa- signo Crucis apparente, relictum.

en réalité, comme cela a été prouvé plus tard, pour la convertir aux erreurs luthériennes. Régina allait donc à Presbourg, vers sa sœur, en suivant le Danube. Mais, quand le navire arriva à Stein, au moment où il touchait le rivage, voici que l'Esprit apparaît de nouveau, avec les mêmes apparences et à la même heure que précédemment. Assez souvent déjà des spectres effrayaient l'esprit de Régina, et elle cherchait depuis longtemps, de toutes manières, à s'en délivrer. Aussi, implorant le secours divin, fit-elle un vœu à la Sainte Vierge, de se consacrer désormais à elle, en faisant tous les samedis un jeûne strict, et en s'abstenant d'aliments chauds, en même temps que chaque soir, avant de s'endormir, elle se livrerait à de spéciales prières. Pourtant l'Esprit ne la laissa pas reposer, car, à peine fut elle arrivée à Presbourg, que de nouveau il se mit à la tourmenter deux fois par semaine.

La maison qu'elle habitait était fort belle, dans le faubourg, non loin de la citadelle; elle avait été construite par le comte Paul Palfi d'Erdœd. Là, pendant quelques mois, elle fut molestée par des apparitions qui durèrent jusqu'à Noël, et qui, plus tard, devinrent encore plus importunes. Un jour, en effet, alors qu'elle allait ouvrir la porte de la salle à manger, l'Esprit se précipita sur elle avec violence, comme pour l'embrasser, ce qui lui causa une telle émotion qu'elle fut forcée de se mettre au lit, et fut très malade pendant trois semaines. Ne sachant que faire, elle alla demander conseil à un prêtre, très pieux, de l'ordre de Saint-François, de la stricte observance. Celui-ci lui dit qu'il fallait parler à l'Esprit et lui adresser les versets du Psalmiste : « *Tout Esprit doit louer le Seigneur.* » Elle obéit, et quand, la nuit suivante, l'Esprit revint, Régina lui dit ces mots. Aussitôt l'Esprit répond : « *Oui bien, je louerai le Seigneur.* » Tel fut le commencement des entretiens de Régina avec l'Esprit. Régina, devenue plus hardie par l'espérance d'une libération prochaine, demande à l'Esprit ce qu'il veut d'elle, lui disant qu'elle fera ce qu'il réclame, s'il expose son désir.

Alors, l'Esprit prend une voix caressante et lui dit très clairement ces mots : « *Ma fille, pour l'amour de Dieu, je te supplie d'aller trouver ma femme, pour qu'elle te donne deux cents florins, parce que cet argent est le prix de mon sang.* » Il ajoute que, lorsqu'il était parmi les vivants, il avait promis à Dieu une image de la Sainte Vierge des Douleurs, tenant sur ses genoux son fils déposé de la Croix, pour être placée à l'entrée de l'Eglise, avec des cierges, et quelques aumônes à donner aux pauvres. C'est pour cette cause qu'il était inquiet et ne pouvait reposer. Mais Régina, craignant d'être trompée par l'Esprit, ou ne voulant pas se charger de cette mission difficile, lui répond : « *Va plutôt trouver toi même ta femme, car cela n'est pas mon affaire.* » Il ne répond pas, mais dès qu'on prononce le nom de sa femme, il s'évanouit.

Or, un jour après, comme Régina n'avait pas accompli cette mission, il revient, et la conjure, au



✠ Signum 2ᵐ ab eodem Spiritu Literis inustum: unà cum 4° Signo, Cruce videlicet urceolo impressâ.

nom de Dieu, de faire la chose, ce qu'elle refuse encore, disant : — « *Je ne sais qui tu es, et comment tu t'appelles ? — Je m'appelle Clément Zwesspenpauer.* » Cependant, comme elle ne connaissait ni Clément, ni la maison, ni la femme de Clément, elle ne fait rien encore. Quelques jours après, à l'heure habituelle, dans la nuit, Clément revient, et la conjure d'aller trouver sa femme. Alors, enfin, Régina promet qu'elle ira.

Le lendemain, après avoir fait sa prière, elle sort de la ville et demande où est la maison de Clément.

AD POSONIUM GESTÆ.

Linea hæc lateralis octies sumta, facit justam altitudinem hujus Imaginis B. M. V. Dolorosæ.

Signum 5^m^ est Statua, ab eodem Spiritu ut fiat petita, & postea ornata; ac tandem ad Templum solemniter delata.

On la lui montre. Elle entre, et, s'adressant à la veuve du défunt, lui fait toutes ses excuses de venir ainsi la troubler, mais que c'est une nécessité qui la pousse, que Clément lui apparaît toutes les semaines, et qu'il demande deux cents florins. La veuve s'étonne, dit qu'elle n'a jamais entendu parler de cet argent, qu'elle ne doute pas cependant que ce soit vrai ; car sa mère, à elle, après sa mort, a erré dans toute la maison, et effrayé les domestiques avec son spectre ; qu'il faut aller consulter sur ce point les gens d'Eglise. Régina répond alors que Clément a promis une statue de la Vierge. La veuve dit qu'elle s'en occupera, mais Régina dit que cela ne peut se faire ainsi, et qu'il faut de l'argent. La veuve répliqua qu'elle ne le donnera pas ; de sorte que les deux femmes se quittèrent sans pouvoir s'entendre. Cependant l'oncle de Régina, luthérien, comme sa femme, apprend la chose, et défend à sa nièce de continuer à s'occuper de cette affaire.

Régina, pourtant, alla demander conseil à son confesseur, de la Société de Jésus, et lui raconta, en pleurant, toute cette histoire. Le confesseur essaye de la consoler, et, pour la rassurer, lui promet d'aller trouver la veuve de Clément ; ce qu'il fit en effet. Mais, quoiqu'il lui ait expliqué l'état misérable de l'âme de son défunt mari, la veuve resta inexorable. Cependant, l'Esprit revient de nouveau à Régina, et comme Régina le suppliait de la laisser en repos : « *Je ne te laisserai pas, lui dit-il, jusqu'à ce que tu aies fait la chose, et je te suivrai partout : partout où tu iras, je te suivrai.* » Elle continue à demander qu'on lui laisse du temps ; mais l'Esprit ne cesse pas de l'obséder. D'ailleurs, les hommes étaient aussi cruels pour elle que l'Esprit, surtout les non-catholiques, qui traitaient de fables et fantaisies toutes ses paroles. Pourtant, il se trouva quelques personnes qui lui conseillèrent de chercher un remède pour se débarrasser de cet Esprit, à savoir de lui dire qu'elle le maudirait s'il revenait. Ce qu'elle fit, désirant ardemment être enfin délivrée ; de sorte que, lorsqu'il revint : « *Va-t'en, lui dit-elle, misérable et insupportable vieillard, par les cent mille sacrements, retourne d'où tu sors ; il n'y a rien à faire avec moi.* »

Cette apostrophe toucha l'Esprit, qui disparut fort attristé. Mais il revint le lendemain. Et alors, il se passa quelque chose d'horrible. Comme Régina était, le soir, montée chez elle, et qu'elle s'apprêtait à fermer la porte, tout d'un coup, l'Esprit arriva, et lui donna un tel énorme soufflet, qu'elle crut que sa tête en était brisée. Et, pour qu'on ne croie pas qu'il s'agisse là d'une imagination, les traces du soufflet restèrent, car des narines, de la bouche, s'écoula une si grande quantité de sang, que non seulement sa figure et ses mains, mais encore tous ses vêtements furent ensanglantés, comme les domestiques purent le voir, peu après ; et trois d'entre eux ont juré, sous la foi du serment, que ce sang exhalait une odeur infecte, comme le sang des cadavres. Un de ces témoins affirme même qu'après que ce sang eût touché ses doigts, l'odeur fétide resta pendant deux jours. Notons toutefois qu'il n'y avait nulle trace de blessure sur le corps de Régina.

Le coup fut si violent, et Régina ressentit une telle émotion, qu'elle descendit aussitôt de sa chambre, raconta aux siens ce qui venait de se passer, et toute cette nuit, et le jour suivant, demeura comme inanimée, et hors d'elle-même. Puis les apparitions revinrent, plus fréquentes. Tantôt, l'Esprit lui disait qu'elle

n'avait rien à craindre; tantôt il la conjurait d'agir; tantôt il la menaçait, lui disant qu'il fallait lui porter secours.

III

APPARITIONS DE LUMIÈRES, ET AUTRES ÉVÉNEMENTS DU MÊME ORDRE

Le 23 avril 1641, mourut l'illustre comte Nicolas Palfi, guerrier renommé, et de foi catholique ardente. Il mourut pieusement, comme il avait vécu. Cependant on ne savait rien de son sort dans l'autre monde. Mais je dois rapporter ici des faits prodigieux semblables aux faits précédents, observés par des personnes qui habitaient sa maison, récemment construite. En effet, au mois de février de cette année, dans la nuit qui suivit le mercredi des Cendres, sa statue, qui avait été placée sur une table, fut par une puissance occulte, déplacée avec violence et jetée vers le milieu de la chambre, où elle fut trouvée par le locataire de la maison. Même une partie de la tête manquait, et on chercha en vain, et longtemps, à retrouver les fragments disparus. Les chaises furent aussi renversées; et on ne put retrouver quel était l'auteur de tout ce remue-ménage.

Le samedi qui suit le jour des Cendres, entre onze heures du soir et minuit, au second étage de la maison de Palfi, dans toutes les chambres apparurent des lumières brillantes qui furent aperçues par les gardiens de la cité, lesquels attestèrent le fait, sur la foi du serment. Le locataire, averti de la chose, affirma, par serment, qu'il avait gardé chez lui les clefs des chambres, et que nul des siens n'avait pu allumer ces lumières. On pensa donc qu'un Esprit malin hantait non seulement Régina, mais encore cette maison. On demanda alors à Régina, que de nouveau l'Esprit tourmentait, s'il y avait lieu de supposer que ce fût un mauvais Esprit. Ce qu'elle nia, ajoutant que le jour des Cendres, certaines âmes étaient délivrées des peines du Purgatoire; et, quand on lui demanda comment elle pouvait le savoir, elle dit : « *C'est le père du seigneur Palfi* ». D'ailleurs, dit-elle encore, ce qui le prouve, c'est la chute de sa statue, la disparition de quelques fragments d'icelle, le renversement des chaises, et quant aux lumières, qui ont brillé dans les chambres, elles prouvent qu'il a été libéré du purgatoire. Le jeune comte, fils du comte Nicolas, eut alors la curiosité de demander à Régina ce qu'il était advenu de la comtesse, sa mère, morte quelque temps auparavant. Elle est aux cieux qu'elle a mérités, répondit Régina : elle n'a été gardée que peu de temps au Purgatoire, et elle jouit maintenant de la contemplation de Dieu. A son tour, le comte Paul Palfi voulut faire venir à lui Régina, pour qu'elle lui racontât en détail tout ce qu'elle avait vu et entendu depuis l'origine de ces événements : et il lui promit de faire faire à ses frais une image de la Vierge des Douleurs, la priant de demander à l'Esprit s'il serait satisfait de la chose et pourquoi il lui avait donné, à elle, Régina, un si violent soufflet. Puis il envoie son intendant, avec la mission d'aller trouver le sculpteur pour faire la statue.

Le lendemain, le sculpteur, n'ayant pas trouvé de matière convenable à la confection de la statue, allait réfléchissant, sur la grande route, quand soudain il vit devant lui un vieillard, en cheveux blancs, le dos voûté, s'appuyant sur un bâton, et tout à fait semblable d'apparence et de vêtements à ce que pouvait être Clément. Et cette forme lui dit alors d'une voix bienveillante : « — Ami, où vas-tu ainsi? — Je cherche un tilleul, dit le sculpteur, sur l'ordre du comte, pour faire l'image de la Vierge des Douleurs; mais les arbres que je trouve sont trop petits ou trop humides, et aucun ne me convient. » Alors, le vieillard : « Eh bien, mon ami, va à droite de cette vallée, et tu trouveras un tilleul, qu'on a coupé il y a quatre ans, et qui sera très convenable pour la statue qu'il faut faire. » Le sculpteur obéit, et il trouva exactement l'arbre à l'endroit que le vieillard lui avait indiqué. Or ce qui est extraordinaire, c'est que, dans ce vallon par lequel il cheminait souvent, jamais il n'avait observé de pareil tilleul.

Il revient donc, plein de joie, chez lui : mais voilà que tout d'un coup reparaît dans sa maison le même vieillard, qui lui avait indiqué où il fallait trouver un bois pour la statue. Or, par hasard, son aide-sculpteur était chez lui à ce moment. « Voici, dit le sculpteur à son camarade, celui qui m'a montré l'arbre. Remercions-le, pour qu'il ne soit pas dit que nous sommes des ingrats. — Mais, dit l'autre, je dirais que ce vieillard est, par ses traits et son apparence, Jean Clément, si je ne savais que ce Clément a disparu du monde des vivants. » A peine a-t-il dit ces mots que le vieillard disparaît. Or jamais le sculpteur n'avait vu Clément; et il ne savait aucunement pour quelle cause le comte l'avait prié de faire une statue.

Quelques jours passèrent. L'Esprit revient, et dit au comte les deux choses que celui-ci désirait savoir. D'abord que, s'il avait frappé Régina c'est parce qu'elle l'avait maudit, et qu'il avait voulu, en la frappant, lui montrer qu'il était l'instrument de la justice divine. Quant à la statue, il fallait la construire non avec l'argent d'autrui, mais avec ce qui restait de son propre argent, car cet argent était le prix du sang; qu'en effet, jadis, pour cette même somme, il avait tué un homme, qu'il ne nommerait pas, qu'il s'était lavé de son crime par la confession, mais que, comme son confesseur lui avait imposé une pénitence moindre que le crime, il était encore présentement soumis à des peines graves, et qu'il fallait en être absous.

IV

EXEMPLES ET SIGNES DONNÉS PAR L'ESPRIT DES TOURMENTS QU'IL SOUFFRAIT; ET PREUVES FOURNIES PAR LUI QU'IL ÉTAIT UN BON ESPRIT.

Jusqu'à présent, nous avons vu que l'Esprit parlait et apparaissait avec un visage bienveillant, n'indiquant

pas les tourments qu'il ressentait, et ne déclarant pas qu'il était un bon ou un mauvais Esprit. Nous allons voir maintenant que, quoiqu'il fût un bon Esprit, cependant il était soumis à des tourments cruels ; car ses demandes devenaient de plus en plus pressantes et il n'admettait plus de délai. Il arrivait donc, de plus en plus turbulent et violent, rendant Régina sans voix, et la laissant presque inanimée ; traînant des chaînes ; et beaucoup de gens purent l'entendre tantôt pousser de grands soupirs et des gémissements, tantôt ébranler les portes à grands fracas. Nous allons citer quelques-uns de ces faits.

Le père de Régina conseilla à sa fille, si l'Esprit se présentait, d'essayer de le saisir et de le retenir. Ce qu'elle fit ; mais elle ne put rien prendre que le vide et une ombre vaine.

Alors, craignant d'être victime d'une illusion, elle demande à l'Esprit, s'il est un bon Esprit, de la toucher du doigt. Alors, il lui touche le bras droit ; ce qu'elle sent aussitôt. Soudain, apparaît une ampoule, avec le même sentiment de douleur que si c'était une brûlure ; et, pour attester le phénomène, l'ampoule demeura, et tous les domestiques la virent, Puis, afin de savoir s'il ne s'agissait pas d'une œuvre de mauvais Esprit, Régina lui demanda, comme preuve qu'il était un bon Esprit, de faire le signe de la croix. « *Voici*, dit-il alors, *ce que tu demandes*. » En même temps, par-dessus son vêtement, il montre une croix de flamme, et brûle profondément la main droite de Régina, en y laissant une croix que chacun put voir.

Mais la jeune fille, désirant de plus amples preuves, demanda un autre signe encore. Et elle lui montra des lettres que l'Evêque de Smyrne avait écrites et signées, lettres dans lesquelles il demandait diverses choses que la jeune fille ignorait. L'Esprit répond qu'il ne savait pas lire les lettres ; cependant qu'il allait donner satisfaction ; et alors, prenant ces lettres avec ses trois premiers doigts, sa main étant sans doute une main de flamme, il les traverse comme si c'était le contact d'une flamme.

Ensuite, il rappelle avec douleur le crime qu'il avait commis, disant que l'argent produit par ce crime existait encore (ce qui fut démontré vrai par la suite), qu'une partie avait servi à des emplois domestiques; que l'autre devait servir à d'autres offices ; aussi qu'il était nécessaire de le prendre dans ses propres biens.

Mais Régina continue à lui demander d'autres preuves. Déjà la preuve de la croix marquée sur le manteau était une preuve très forte. Toutefois cela ne suffit pas à Régina, qui, pour être assurée de la réalité d'un bon Esprit, demande que la main de l'Esprit fasse le même signe sur des monnaies. L'Esprit obéit, prend une monnaie, la jette à terre, et, saisissant des mains de la jeune fille une étoffe, la jette sur la pièce de monnaie; puis, lui prenant la main droite avec force, et la brûlant profondément, comme tout à l'heure, y imprime le caractère d'une triple croix. « Voici un autre signe, dit-il. » Et ce fut fait avec tant de force que la flamme alla jusqu'au cœur de la jeune fille et vint toucher le mur qui était en face. Là-dessus, Régina tomba sans connaissance. Sa sœur entendait tout cela, et plus tard, les domestiques purent voir, de leurs propres yeux, la marque de la flamme sur l'étoffe de lin et sur la monnaie. Et beaucoup de personnes purent voir et toucher les marques sur le manteau, sur l'étoffe sur la monnaie, ainsi que la brûlure des lettres. La chose est extraordinaire, d'abord, parce qu'une croix et une image de la main droite sont exactement marquées ; ensuite, parce que la marque du feu ne dépasse pas ces traces ; et cependant, sur l'étoffe qui brûle, le feu a tendance à s'étendre. Enfin la main droite, qui est marquée ici, représente exactement la main droite de Clément, comme s'il s'agissait de sa main véritable. En effet, quand il vivait, une partie de son index avait été coupée par un chirurgien pour une maladie qu'on appelle *Vermes* : et c'est ce qu'on peut voir sur l'image ci-jointe (1). Il ne put donner, d'ailleurs, aucune preuve plus éclatante ; et vraiment de tels témoignages doivent convaincre les plus obstinés ; si bien que, plus tard, l'Esprit se refusa à donner de nouveaux signes d'identité à ceux qui lui en demandaient.

V

L'ESPRIT SE PRÉPARE A PARTIR ET RESTE EN REPOS

La chose en est arrivée à ce point que l'issue en devait être prochaine. L'archevêque voulut alors que quelques prêtres veillassent la nuit (à l'heure des apparitions de Clément) dans la chambre de la jeune fille pour observer ce qui allait se passer. Il vint quatre religieux de divers ordres, et le supérieur de Strigonium, et quelques autres encore. Or, pendant qu'ils veillaient ainsi, vers onze heures, entendant un violent ébranlement de la porte, ils comprirent que l'Esprit arrivait près de Régina. Ils entrent donc, franchissent le seuil et conjurent l'Esprit de parler. Mais celui-ci, parlant tout bas à Régina, dit qu'il ne peut parler en présence d'autres personnes qu'elle.

Alors elle leur montre où était l'Esprit, et, afin qu'ils ne doutent pas de sa présence véritable, l'Esprit les arrose avec de l'eau bénite qui était là, et ils se sentirent réellement aspergés avec de l'eau. Enfin, à minuit, alors que les sièges et le sol avaient été aspergés d'eau bénite, l'Esprit trace, à l'intérieur d'un vase d'argile, non loin de l'orifice, l'image d'une croix. « Voici, dit-il, un signe pour établir que je suis un bon Esprit. » Puis il gémit de ce que tant de présences étrangères l'empêchent de parler, et il disparaît comme une flamme qui s'éteint. Mais en partant il jette à terre, avec violence et fracas, le vase plein d'eau bénite et, dans ce bris, il apparut que la partie supérieure du vase, à demi-intacte, montrait à sa

(1) Voyez les figures pages 190 et 191.

brisure la marque du signe de la croix, ce qu'on put voir et ce qu'on ne remarqua pas tout d'abord. Comme ensuite il lui fut demandé pourquoi il était parti avec tant de violence. « C'est, dit-il, pour indiquer la force des douleurs qui me tourmentent : le feu indique les flammes qui me brûlent. Mais si l'on compare ces flammes à celles que les damnés subissent pour leur châtiment, ce ne sont que froides rosées. » Quant aux prêtres qui le conjuraient de parler, il ne voulut rien répondre ; car, à leurs côtés, constamment se tenait un Ange qui, par ses ordres et ses signes, lui indiquait ce qu'il devait dire et faire.

Dans la chambre de Régina se trouvait une petite chapelle avec des cierges bénits et un crucifix. Tout près de la chapelle, une excellente statue de la Vierge, tenant sur ses genoux son Fils déposé de la croix. Cette statue avait été faite au prix de deux cents florins, en partie avec une somme qu'on avait trouvée, en partie avec les biens du mort. Or l'Esprit dit à Régina que cette statue lui plaisait : et il lui recommande de se lever de son lit, où elle était, très malade, le vendredi suivant, et de faire porter la statue à l'église, l'avertissant que, dans la nuit qui précéderait ce jour, quelque chose de grave lui arriverait.

Le 23 juin, dans la nuit qui précède la fête de saint Ladislas, roi de Hongrie, des prêtres et des laïques, au nombre de dix huit environ, arrivèrent près de Régina pour veiller. Ils se trouvent devant les portes ouvertes de la petite chambre où elle était couchée, quand soudain, à onze heures, ils entendent un grand fracas et des bruits semblables à des détonations. Ils ne doutent pas alors que l'Esprit ne soit là.

Mais Régina leur demanda de s'éloigner jusqu'à ce que l'Esprit réclamât leur présence. Dès qu'ils sont partis, elle offre à l'Esprit le crucifix, magnifiquement orné de reliques que des moines lui avaient données, et conjure l'Esprit d'embrasser le crucifix, ce qu'il fit, et même avec plus de religion qu'il ne lui était demandé ; car il l'embrassa trois fois, puis le prit et le porta sur la statue de la Vierge des Sept-Douleurs, et le mit avec grand respect sur le bras droit du Christ, près de la plaie de Notre-Seigneur, à son flanc. Puis, saisissant l'étole que le prêtre, à l'insu même de Régina, avait mise sur sa tête, il va en orner la statue et la mettre au cou de la Sainte Vierge. Enfin, prenant un des cierges, il l'appose au pied du Christ, à l'endroit même de la blessure faite par les clous aux pieds du Seigneur.

Personne n'eût pu avec autant de piété et de soin décorer ainsi la statue.

En même temps l'Esprit tend à la jeune fille les lettres où étaient inscrites des prières et des formules de litanies pour les Saints, ainsi que des vœux, selon la religion catholique, pour l'Empire et l'Empereur. Parmi ces lettres se trouvaient des *Agnus Dei*, avec les noms de Jésus Maria. Et Régina prit ces lettres. Puis elle interrogea l'Esprit sur le point qui était essentiel, à savoir sur les deux cents florins; et il répondit qu'il fallait les dépenser : douze écus en aumônes, le reste pour acheter la statue, dire des messes, brûler des cierges, et d'ailleurs faire tel usage qu'on en voudrait. Certes, c'étaient là de nombreux témoignages ; elle n'hésita pas cependant à en demander d'autres encore ; car il lui restait, dit-elle, encore de nombreux doutes. L'Esprit dit qu'il ne peut faire davantage ; mais enfin, qu'il lui donnera un signe venant de Dieu lui-même ; ce à quoi elle le conjure au nom de son confesseur. « *O mon Dieu! dit-il, combien tu es exigeante pour les témoignages! Vraiment, je ne puis faire davantage.* » Pourtant, comme il pouvait sembler étrange qu'il lui fût impossible de parler devant les prêtres, il ajoute qu'il tâchera, au moment voulu, de leur adresser quelques paroles ; ce qu'il fit, en effet, un peu de temps après. Puis il dit à Régina d'être sans crainte, car bientôt, c'est-à-dire le samedi (il parlait ainsi le jeudi), il lui apparaîtrait non plus sous une forme hideuse et effrayante, mais sous la forme d'une colombe. Tout cela se traitait entre l'Esprit et Régina, dans la chambre à coucher de Régina, et les prêtres étaient dehors à attendre.

Lors, ils entrent avec leurs cierges sacrés, et voici que soudain ils aperçoivent la statue, en bois sculpté, de la Vierge des Douleurs, Mère de Dieu, décorée par l'Esprit lui-même, ainsi que nous l'avons dit, sous l'étole, les cierges et le crucifix. Ce prodige les étonne, et ils s'écartent un peu, quand bientôt ils entendent l'Esprit parler lui-même, avec la voix qu'il avait de son vivant, ainsi que l'attestèrent quelques-uns de ceux qui l'entendirent et qui avaient connu Clément. Et ce fut une voix claire et très bien articulée qui prononça ces paroles : « *O Deus meus*; *tu es Dominus meus ! tu es meum solatium et mea fortitudo, meum refugium et spes mea : jam tandem ingredior æternam beatitudinem* (O mon Dieu ! tu es mon Seigneur ; tu es ma consolation et ma force, mon refuge et mon espoir ; et maintenant enfin j'entrerai dans la béatitude éternelle). » Et il fait encore d'autres prières, avec soupirs et larmes. Alors les prêtres lui dirent, comme dans les répons du chœur : « *Tout Esprit loue le Seigneur* » ; et il répondit : « *Et je fais de même* (*ita et ego quoque*). » Ils continuent et récitent la prière solennelle des morts... *Requiem æternam*... et l'Esprit répond : *Amen! Amen! Amen!*

Lors le confesseur de Régina, qui était de la Société de Jésus, adjure de nouveau l'Esprit de donner encore un autre signe. « Vraiment, dit-il, vous me demandez trop de preuves. N'en ai-je pas déjà assez donné ? (*Nimis multa signa petitis ; nonne satis multa dedi* ?) » Le prêtre répond qu'il lui fait cette demande pour convaincre les adversaires, qui ne veulent pas le croire. Alors l'Esprit : « *Si les hérétiques ne veulent pas croire, Dieu leur montrera un signe. Que celui qui veut croire croye. Dieu*

est mon garant. Dieu donne les signes. N'avez-vous pas des signes suffisants dans votre Collège ? (En effet, les pièces de monnaie et l'étoffe marquées de sa main avaient été transportées au collège.) « *Dieu me défend de donner d'autres signes.* » Puis enfin, il dit en gémissant : «*Oh ! combien j'ai souffert de tourments !* »

Tout ce colloque était tenu par l'Esprit, alors que les prêtres étaient debout devant la porte, pendant près d'une demi-heure. Lors ils s'enhardissent et veulent entrer. Mais l'Esprit le leur défend et menace de les effrayer, s'ils veulent aller plus avant. « *Je rends grâce*, dit-il, *à tous ceux qui m'ont aidé dans mon entreprise. Ils reçoivent et ils recevront récompense de Dieu et de moi.* » De nouveau ils essayent d'entrer, et de nouveau l'Esprit les en empêche. « *Personne ne doit entrer ici avant minuit.* » Alors ils revinrent à leurs prières, et voici qu'ils entendent dans la chambre un bruit : c'était la bourse où étaient les deux cents florins, près de la statue, qui frappait le bois avec force trois fois, et qui était jetée entre les deux sœurs, Régina et Madeleine. Ce pourquoi la première resta inanimée et hors de ses sens pendant deux heures; tandis que l'autre fut tellement effrayée qu'elle délira pendant quelque temps. En même temps sonna l'heure de minuit, heure à laquelle il était permis de rentrer ? et le prêtre demanda : « Nous est-il permis d'entrer ? — Oui, Seigneur, répondit l'Esprit. » On était au vendredi, jour que l'Esprit avait fixé pour montrer la statue.

Le lendemain matin, Régina sort de son lit encore toute épuisée. La statue, avec le consentement de l'archevêque, est portée dans l'église. On dit des prières solennelles pour les défunts. On chante des messes d'actions de grâce, on allume des cierges, on distribue des aumônes, au milieu d'une grande affluence de peuple très ému.

Le samedi, jour que l'Esprit avait dit être son jour de repos, était arrivé (c'était le 28 juin). Les prêtres étaient venus, au nombre d'une vingtaine environ ; car l'Esprit avait prédit qu'il apparaîtrait vers midi sous la forme d'une colombe. Or il arriva, en effet, comme tous ceux qui étaient là s'en aperçurent par l'ébranlement de la table (où était le repas). Alors une matrone tendit à la jeune fille, qui assurait que l'Esprit était là sous la forme d'une colombe, trois fragments de pain, en l'honneur de la Sainte Trinité, pour qu'ils fussent offerts à l'Esprit qui devait apparaître. Alors l'Esprit dit qu'un des morceaux de pain devait être pris par la jeune fille et les autres offerts aux assistants. Puis il commanda de nettoyer la table et de tout préparer.

Pendant qu'elle se livrait à cette besogne, voici le prodige qui arriva. La sainte Vierge, avec quatre anges, apparut aux yeux de la jeune fille, en pleine lumière. L'Esprit ordonne alors à Régina de tendre ses mains à la sainte Vierge, reine du Ciel, et aux anges qui étaient là, et il dit aux assistants d'en faire autant, par respect. Or les habitants du Ciel ne méprisèrent point cet hommage de respect, car Régina les vit approcher et tendre leurs mains. Cependant l'heure de minuit avait sonné. L'Esprit, sur le point de disparaître, avertit Régina de deux choses : d'abord que le jeudi suivant un ange répondrait aux lettres que précédemment Régina lui avait montrées ; en second lieu, que le même ange désignerait deux personnes dont Régina devrait baiser les pieds, soit pour lui enseigner l'humilité, soit pour un dessein secret du Seigneur.

Alors enfin l'Esprit, comme s'il avait achevé la tâche pour laquelle il était venu : « *Voici*, dit-il, d'un air de triomphe, *que les anges m'emportent et me conduisent à la béatitude éternelle.* » Il dit, et Régina le voit partir. Devant lui la Reine des Cieux, que suivaient quatre anges en vêtements blancs, qui emportaient par la fenêtre l'âme de Clément sous la forme d'une colombe.

Depuis lors Clément n'apparut à personne, quoique souvent il se fût laissé voir auparavant à Régina et en même temps à sa sœur et à une autre femme. Telle fut la très heureuse issue de cet événement tragique.

VI

DE QUELQUES FAITS QUI SUIVIRENT

L'âme de Clément, avant de s'envoler au Ciel, avait annoncé que, sept jours après son départ, à minuit, viendrait un ange qui annoncerait diverses choses. Donc, le 4 juillet, quatre religieux arrivent, avec quelques autres, pour passer la nuit en prières. Or, à minuit, en effet, un ange de taille plus grande que les mortels, en un vêtement très blanc, apparaît à Régina, à droite du petit autel de sa chambre ; et il indique sa présence en frappant deux fois l'autel, et en l'agitant, ce que tous les assistants purent constater. Il y avait, en cet endroit, sur une étoffe, une image du Christ en croix, et Régina voit l'ange baiser les cinq plaies, et elle l'entendit recommander à ceux qui étaient là de faire de même avec grand respect. Puis il exhorte Régina à baiser la main des prêtres qui étaient présents. Enfin, il lui explique les deux choses qu'elle avait à faire. D'abord il nomme les deux personnes dont elle devait baiser les pieds au moment voulu (et il est inutile de donner ici leurs noms). Puis, parlant des lettres où il était question de sujets intéressant la religion catholique, l'Empire et l'Empereur, et pour lesquelles une réponse urgente était demandée : « Il ne faut pas, dit-il, tenter Dieu. Il fera ce qui est utile à la puissance de César. » Antérieurement, le confesseur avait demandé qu'il laissât de sa présence un signe plus évident que le mouvement de la table. Il y avait sur l'autel cinq sébilles pleines de reliques sacrées, rangées au milieu des cierges et des images saintes. Alors Régina vit l'ange jeter une pièce blanche venant on ne sait d'où, jusque dans la sébille qui était placée fort haut et la

renverser en fermant le couvercle. « Voici, dit-il, un signe de ma présence. » Puis il lui demanda la couronne de roses qui avait été suspendue à un clou fixé dans la main du Christ et la plaça autour de la sébille ; en même temps, recevant l'image pieuse qui était sur la table, il la disposa habilement tout auprès.

Tous les assistants, sans apercevoir l'ange, voyaient de leurs yeux ces choses s'exécuter. Car, pendant quelque temps, la couronne fut vue portée dans l'air ; et le bruit d'un être imposant frappait leurs oreilles, qui pouvait facilement être entendu (*idque totum agit, iis, qui aderant, facile, non personam, rem tamen videntibus. Nam aliquo spatio per aerem delata Corona oculos ferlebat et aures strepitus aliquis imponentis, qui facile percipi posset*).

Après quatre heures environ, tout étant achevé, le confesseur commença à se préparer au départ, à emporter les boîtes qu'il avait apportées avec leurs reliques, et à faire ses adieux. Alors Régina, que toutes ces épreuves épuisaient, et qui s'était endormie, comme se réveillant du sommeil, s'écria : « Et où vas-tu, mon père ? Tu emportes quelque chose qui m'appartient. » L'autre nie, mais elle affirme avec véhémence qu'elle dit vrai. On ouvre les boîtes, et dans la cinquième on trouve cette pierre blanche que l'ange avait apportée comme preuve de sa présence. Tous la regardent, la manient de leurs mains et sont remplis de stupeur. Au moment où la pierre avait été mise par l'ange dans la boîte, il était environ minuit.

« Maintenant, dit l'ange, tu n'auras plus aucun tourment : pourtant pendant un mois et trois jours tu seras malade, puis tu guériras. » Soudain Régina tomba dans une profonde extase. Nul mouvement, nul sentiment ; à la frayeur de tous les assistants, il n'y a plus en elle d'autres faibles traces de vie que des palpitations légères du cœur. Ce transport dura une heure.

Alors, tout d'un coup, comme si elle sortait d'une léthargie profonde, elle raconte qu'elle vient d'assister à des spectacles horribles et prodigieux, dont elle fit ensuite le récit avec de grands détails Il serait trop long de les rapporter ici, d'autant plus qu'ils sont conformes à ce que nous lisons dans les livres où il est traité des choses divines. Racontons seulement quelques-unes des histoires singulières que Régina relata en style naïf et simple. Elle se vit emportée par un ange qui lui tenait la main, pour la conduire dans une grande plaine vaste, très éloignée, d'horrible solitude ; et là, elle aperçut un gouffre profond, vraiment infernal, où divers individus souffraient les divers supplices du feu, avec flammes noires, rougeâtres, sulfureuses, fumeuses, exhalant une odeur fétide. Les uns étaient cuits dans de vastes chaudières, d'immenses cuves, où du soufre en fusion et de la poix brûlaient, toutes pleines de damnés. Et ceux-là étaient en ignition, comme des fers rouges. Les démons, avec des crochets, retiraient ces âmes coupables, puis, après les avoir ainsi extraites, les plongeaient de nouveau dans les flammes. Et les infortunés se roulaient au milieu du feu, ne pouvant ni en sortir, ni y demeurer. Quelques-uns lançaient par les oreilles et la bouche des globes de feu. D'innombrables êtres humains des deux sexes, victimes de leurs passions, disait l'ange, étaient étendus sur des lits d'où sortaient d'ardentes flammes. Quelques-uns tenaient des livres à la main et s'efforçaient de lire pendant qu'ils brûlaient. D'autres foulaient aux pieds des lettres, des sacs d'or, et hurlaient en disant : « O misérable argent ! » Et je passe beaucoup d'autres détails.

Régina vit ensuite, conduite par l'ange, les peines du Purgatoire, bien plus douces que celles de l'Enfer : ceux qui étaient là demandaient secours en suppliant et attestant leurs souffrances. Quelques-uns ne brûlaient que sur un doigt, ou un pied, ou une main, ou une autre partie du corps. D'autres étaient plongés à demi dans le feu, et la partie qui était dans la flamme était noire, tandis que les autres parties du corps, non exposées à la flamme, étaient toutes blanches.

Enfin Régina, transportée au Ciel, aperçut les anges et les saints qui, en troupes innombrables, chantaient des chants délicieux et, parmi eux, elle aperçut l'âme de Clément, qui n'était plus une colombe, mais une blanche forme humaine, qui s'inclinait devant le trône de Dieu. Et tout était entouré d'une telle lumière, qu'elle pouvait tout distinguer.

Alors elle dit : « Il faut qu'ils prient pour nous. » — « Certes, dit l'ange, je prierai pour vous. »

Après cette vision admirable, elle resta au lit, malade, comme l'ange l'avait prédit, pendant un mois et trois jours. Puis soudain elle guérit, et, depuis lors, libre de toute possession, elle a vécu jusqu'à ce jour en parfaite santé et sainteté !

M. Charles Richet annonce qu'il examinera prochainement les conclusions que l'on peut tirer de ce curieux récit. Nous ne manquerons pas de faire connaître à nos lecteurs le travail du savant professeur.

RÉPONSE
à la lettre de M. Pierre Piobb

MONSIEUR,

Je suis également enchanté de pouvoir correspondre, grâce à la largeur de vues et à l'accueil bienveillant de notre directeur, avec un esprit aussi instruit et distingué que le vôtre ; je crois même qu'il y aurait grand avantage à développer ces échanges d'idées à l'aide desquels on pourrait peut-être quelquefois arriver à résoudre des questions devant lesquelles, à soi seul, on peut rester buté et dont on ne trouve pas la solution.

Je suis tout à fait de votre avis lorsque vous dites que l'astrologie n'est pas une science occulte : ce doit être et ce sera une science exacte ; c'est, à proprement parler, une branche de l'astronomie, et celle-ci représente le *nec plus ultra* des sciences exactes.

Malheureusement, dans l'état actuel, il faut reconnaître que nous sommes encore très restreints en données expérimentales positives relativement à la signification des dispositions astrales; nous sommes encore, moi du moins, très faibles au point de vue de l'interprétation des thèmes; nous pouvons dans quelques cas simples arriver à énoncer des pronostics généraux, mais toute appréciation détaillée nous est impossible.

C'est pour cette raison que je crois qu'il est bon d'avoir recours aux divers procédés divinatoires se rattachant aux phénomènes occultes. Les somnambules, les médiums, les prophètes, etc..... jouissent justement des propriétés qui manquent aux études astrologiques : il n'ont qu'une notion du temps tout à fait vague, les dates des événements ne sont généralement pas indiquées par eux ou le sont d'une façon énigmatique et souvent fausse ; mais, en revanche, le détail et les particularités des phénomènes sont décrits parfois avec une exactitude surprenante.

Du reste ce petit concours, comme vous dites, relatif au début de septembre 1905, peut être à cet égard éminemment instructif : si quelques personnes de bonne volonté veulent bien y prendre part, il permettra de comparer entre eux les divers procédés. Si des déterminations astrologiques détaillées et précises peuvent être établies pour cette date et si elles se montrent supérieures à celles des voyants, cette science aura le droit d'être fière et de dédaigner les procédés occultes ; mais actuellement elle n'en est pas encore là Il faut qu'elle commence par démontrer sa supériorité par des prévisions véritables, des prévisions faites d'avance, s'il est permis de s'exprimer ainsi ; celles réalisées après coup sont toujours faciles à faire et l'on trouve immédiatement les raisons d'un phénomène quand on sait ce que l'on doit trouver.

Relativement au reproche que vous me faites d'admettre l'influence universelle d'un ciel donné, je dois dire que je n'y suis pas disposé d'une façon absolue. Je crois qu'il y a effectivement une petite différence dans les influences qu'une même disposition astrale exerce en des endroits divers, mais je crois que cette différence est beaucoup plus faible qu'on paraît le croire en astrologie. Je ne connais d'ailleurs aucun travail probant à cet égard ni pour, ni contre ; je crois que jusqu'à présent tout se passe en suppositions. Comme guide, la seule donnée expérimentale qui existe, c'est la différence des actions solaires avec la latitude; il n'y a évidemment pas de raison pour supposer que l'action des autres astres varie plus que l'action du Soleil. Or, pour une différence de quelques degrés, comme celle qui correspond aux latitudes de Belgrade et de Paris, la variation des actions solaires est très faible : les hommes et les animaux sont les mêmes; les plantes sont à très peu près les mêmes; les moyennes annuelles de température sont extrêmement voisines, elles ne doivent pas différer de plus de deux degrés. De même l'action des autres astres ne doit pas avoir subi une variation plus sensible.

D'une façon générale, toutes les sciences de la nature indiquent que rien ne se fait par à-coups; les actions varient d'une façon continue lorsque les causes varient d'une façon continue et cela dans un rapport analogue. Il en résulte que jamais une variation de quelques degrés dans une disposition céleste ne peut avoir une influence sérieuse.

Permettez-moi de profiter de l'occasion créée par cette lettre pour vous adresser une demande dont la réalisation m'intéresserait tout particulièrement et, je pense, beaucoup d'autres en même temps : Vous serait-il possible de nous faire connaître dans l'*Echo du Merveilleux*, par des figures accompagnées de quelques lignes d'interprétation, les thèmes de nativité des personnages suivants : Descartes, Pascal, Newton, Turenne, Condé et Napoléon Ier. Je les ai calculées par approximation et il y aurait des choses très intéressantes à en tirer, mais je ne suis pas assez sûr de l'exactitude des résultats pour pouvoir les publier. Si vous connaissiez d'anciens livres d'astrologie où ces thèmes soient indiqués, ils constitueraient des données expérimentales de premier ordre dont on pourrait se servir.

La phrase que vous citez comme provenant de Newton, « la loi de gravitation n'a pas besoin de l'hypothèse de Dieu pour fonctionner », m'a bien étonné. Etes-vous sûr de son exactitude et ne craignez-vous pas de faire bondir les mânes de ce grand homme en lui attribuant cette opinion qui ne paraît pas conforme aux siennes ? Ne serait-ce pas plutôt Laplace qui aurait émis cet aphorisme ?

Newton était profondément religieux ; ce qu'on sait de lui est en désaccord formel avec la phrase précédente. C'est ainsi qu'à la fin de ses principes de philosophie mathématique, dans le scolie général, venant de démontrer que tous les astres ont une commune loi, il conclut de la manière suivante : « Cet admirable arrangement du Soleil, des planètes et des comètes ne peut être que l'ouvrage d'un être tout puissant et intelligent... il est certain que, tout portant l'empreinte d'un même dessein, tout doit être *soumis* à un seul et même être. »

Bien cordialement, NÉBO.

DE NÉBO A VANKI

M. Vanki a rappelé dans un récent article l'opinion de Képler sur la remarquable conjonction qui aurait coïncidé avec la naissance de Jésus-Christ. Aurait-il l'obligeance de nous donner quelques détails précis à cet égard ?

Qui est ce qui a indiqué la date, an 754 de Rome, comme époque de cette conjonction ? Y a t-il un témoignagne contemporain, et que dit-il exactement ?

Est-ce par un témoignage contemporain que l'on connaît cette remarquable particularité de la superposition des deux planètes ?

Sait-on exactement en quel endroit du signe des Poissons, à quel degré s'est produite la conjonction ?

Qu'est-ce que Képler et après lui Idler et Sepp ont dit exactement sur ce sujet ? A quelle date écrivaient ces derniers auteurs et dans quel livre se trouvent mentionnées leurs opinions ?

NÉBO.

Voici les réponses relatives aux questions de M. Nébo.

J'ai puisé les renseignements dans un ouvrage du chanoine Ajalbert. Cet ouvrage se nomme *Le Christianisme avant J.-C.*, mais je ne me souviens plus de la date de l'édition étant donné que plus de douze ans se sont écoulés depuis que j'ai eu le volume entre les mains et que j'ai pris les notes insérées dans l'article dont M. Nébo fait mention. Relativement à la valeur de ces renseignements, je ne puis dire que ceci, c'est qu'au moment où je lisais ce livre j'ai eu à contrôler plusieurs notes données par l'auteur et que j'ai constaté leur justesse, mais avec beaucoup de mal car je crois me souvenir que les *références* sont presque nulles, bien que les

citations soient nombreuses, car l'érudition d'Ajalbert était prodigieuse. Ce qu'il dit de Kepler, d'Idler et de Sepp au sujet de la conjonction de l'an 754 de la fondation de Rome doit à mon avis être juste.

Sepp est né à Tœbz, en Bavière, l'an 1816 et il doit être mort après 1870, car le dernier de ses ouvrages fut édité en 1868.

Sepp fut un théologien catholique distingué, il s'occupa beaucoup d'archéologie et d'histoire, il fit un assez long voyage en Palestine à la suite duquel il publia un ouvrage intitulé : *Les actes et la doctrine de Jésus dans leur confirmation par l'histoire universelle* (Schaffouse 1864). Ce doit être dans ce livre qu'Ajalbert a puisé les renseignements relatifs à la conjonction dont il est parlé plus haut. Mais encore une fois, je n'ai rien vérifié par moi-même, m'en rapportant absolument à l'érudition de l'auteur et à sa bonne foi qui ne saurait être mise en doute.

VANKI

UN RÊVE PRÉMONITOIRE

Le 23 avril 1905, à 9 heures du matin, M. Jean-Baptiste Thiel, trente ans, marié et père de deux enfants, demeurant avec son frère, loueur de bicyclettes, 7, rue de Plaisance, se mettait en route, à bécane.

Rue Denfert-Rochereau, survint, en sens inverse, une automobile conduite par M. Lavary. M. Thiel crut qu'il n'avait pas la place pour passer et, quoi qu'en pleine vitesse, il sauta, si malheureusement, qu'il vint se fendre le crâne contre l'automobile immobilisée par le chauffeur.

Justement M. André Balland, secrétaire de M. Guichard, commissaire de police du quartier Montparnasse passait en voiture. Il fit arrêter son véhicule et commença son enquête. Le bicycliste, affolé, était bel et bien venu se jeter contre l'auto.

Le commissaire de police, immédiatement prévenu, fit mander à son cabinet, rue Delambre, le frère de la victime, *qui ignorait la catastrophe*.

Avec les circonlocutions d'usage, il l'informa que son frère venait d'être victime d'un accident.

Le loueur de bicyclettes dit : « Cela ne me surprend pas ! »

Etonnement de M. André Balland, qui assistait à l'entretien.

Le loueur riposta :

— « Non, et voici pourquoi. Ma femme, cette nuit, a fait un rêve qui l'avait beaucoup frappée. Elle se trouvait dans un poulailler, au milieu des volatiles ; elle se vit soudain couverte de sang, des pieds à la tête. Ce matin, elle m'a raconté son rêve. Ton frère doit aller aujourd'hui à bicyclette, dit-elle, je t'en prie, arrange-toi pour qu'il n'y aille pas. *Il lui arrivera certainement malheur s'il monte en machine.* »

Alors M. Balland avoua au frère du mort la triste vérité. « Cela devait arriver », s'exclama M. Thiel.

Rigoureusement authentique. Les déclarations des intéressés peuvent être facilement vérifiées chez M. Guichard, 13 *bis*, rue Delambre.

LA CONSÉCRATION DE LA FRANCE
AU SACRÉ-CŒUR

L'intéressant article que M. Albert Jounet a publié dans notre dernier numéro nous a valu la lettre suivante. M. Jounet tiendra certainement à répondre lui-même à la question posée.

Ce 7 mai 1905.

MONSIEUR,

Dans l'*Echo du Merveilleux* du 1er mai 1905, M. Albert Jounet dit qu'en 1792, Louis XVI, dans sa prison du Temple, promit de consacrer son royaume au Sacré-Cœur. Cela s'est répété souvent. Mais, quel est le document où, pour la première fois, se trouve rapporté ce fait ? Personne ne l'indique.

Mgr d'Hulst a écrit que le roi martyr a consacré, dans son *testament*, le royaume de France au Sacré-Cœur de Jésus. Il faut croire que Mgr d'Hulst n'a jamais lu le testament de Louis XVI. Il n'y aurait pas trouvé une allusion, même éloignée, à cette consécration. Certains recueils de prière ont publié la formule de consécration attribuée à Louis XVI. D'où provient elle ? Qui l'a fait connaître le premier ?

Votre compétence particulière sur la question vous permettra, sans doute, de renseigner vos lecteurs, dans l'*Echo du Merveilleux*.

Peut-être arriverez-vous à conclure qu'il n'existe aucune preuve, aucun témoignage direct, d'un fait auquel tout le monde croit parce que tout le monde le raconte (y compris Mgr d'Hulst !)

Peut-être découvrirez-vous, au contraire, dans les mémoires de Cléry, d'Hue, ou de tout autre, *le premier* témoignage, l'attestation autorisée et authentique d'une consécration faite par le roi Louis XVI.

Il vous sera plus difficile d'établir par qui l'on a connu la formule de l'acte, et quelle est exactement cette formule.

Salutations empressées.

J. DE MALEVAS.

ÇA ET LA

Les Talismans de Mme Kaville

La question des talismans, amulettes et fétiches est une de celles qui préoccupent le plus les savants libres-penseurs. Au Congrès de psychologie qui vient de se tenir à Rome, elle a fait l'objet de plusieurs communications, notamment de la part du docteur Bérillon. Naturellement, les savants ou prétendus tels, traitent bien haut de superstitions ces croyances populaires. Ne serait-il pas plus intéressant de rechercher le fond de vérité qui réside au fond de ces

croyances. Il n'y a pas de fumée sans feu; il n'y a pas de superstition qui ne repose sur une réalité...

Quoi qu'il en soit, voici une lettre que nous communique Mme Kaville :

MADAME,

« Je ne sais comment vous prouver ma reconnaissance, mais je crois pourtant vous être agréable en vous disant que vous pouvez publier ma lettre dans l'*Echo du Merveilleux*. Depuis que vous m'avez envoyé mon talisman de naissance, tout me réussit à souhait; autant j'étais malchanceuse avant, autant je suis heureuse depuis que je porte sur moi ce talisman. Encore une fois merci, Madame, et je vous prie d'agréer mes bien sympathiques salutations.

« VALETTE,
92 *bis*, avenue de la Reine, Boulogne-s-Seine. »

Le talisman est-il la cause de la chance dont bénéficie la signataire de cette lettre? A-t il seulement produit une influence heureuse sur sa volonté et ses facultés sensibles, par une sorte d'auto-suggestion spéciale? Nous ne saurions le dire. Mais le témoignage de Mme Valette était intéressant à enregistrer.

Un cas de télépathie en Russie

Récemment — écrit M. S. B... dans un journal de Russie — je rencontrai fortuitement Mme S..., fille de M. N..., un vieil ami de ma femme, morte pendant l'automne de l'année 1895. Mme S... me raconta, entre autres choses, que son père, homme des plus respectables et digne de toute estime, avait appris la mort de ma femme par un songe.

Vivement intéressé par cette nouvelle, je priai Mme S... de me donner quelques détails sur ce cas de télépathie.

Après la célébration de notre mariage en 1883, ma femme quitta Saint-Pétersbourg, où elle avait passé toute sa jeunesse, pour venir habiter en province. Pendant les dernières années qui précédèrent sa mort, elle demeurait à Vilna. Ma femme, qui connaissait beaucoup M. N..., le vit pour la dernière fois à Saint-Pétersbourg en 1885, pendant l'un de ses courts séjours dans la capitale. Depuis lors, elle ne le rencontra jamais et n'échangea même pas de lettre avec lui. Ma femme, qui se portait généralement très bien, ne commença à être malade qu'un an avant sa mort.

Evidemment M. N... avait pu apprendre la maladie de ma femme par des amis communs; mais cette maladie n'était pas de nature à faire craindre une issue fatale. En conséquence, la mort de ma femme devait causer une complète surprise.

Elle mourut dans la nuit du 29 septembre/12 octobre 1895, à deux heures du matin.

Or, cette même nuit, M. N... vit en songe ma femme couchée sur son lit (à elle) et elle lui dit : « Je suis morte! »

M. N..., une fois réveillé, fut profondément impressionné par ce songe. Le surlendemain, il fut stupéfait d'apprendre, en lisant le *Novoïé Vrémïa*, la nouvelle de la mort de ma femme.

Naturellement, il m'a été impossible, au bout de près de dix ans, de savoir exactement si M. N... avait vu ma femme, en songe, à deux heures précises du matin. Mais, en tout cas, ce fut bien pendant la nuit du 29 septembre/12 octobre 1895 que se passa ce cas curieux de télépathie.

Unis dans la mort

Les *Nouvelles de Saint-Pétersbourg* racontent qu'un homme qui vivait dans un moulin près de Cologne tomba sérieusement malade par l'excès de la chaleur. Il fut condamné par le médecin.

Un soir que ses parents étaient assis autour de son lit, ils entendirent une voix qui disait : « Ami Alfred, nous allons partir pour un monde meilleur; c'est maintenant notre tour! »

Ils se précipitèrent à la fenêtre, mais ne virent que la campagne éclairée par la lune.

Le malade s'éveilla alors et s'écria : « J'ai entendu ta voix, ami Edouard, et vais te suivre dans le monde meilleur. » Puis il expira.

Le lendemain matin, un télégramme de Munich annonçait la mort de Edouard Ritter, un ami de collège d'Alfred. On trouva par la suite, en compulsant leurs papiers, que chacun d'eux s'était engagé envers l'autre à lui apparaître au moment de sa mort.

L'astrologie en politique

William Lilly, le célèbre astrologue, vécut à l'époque du Bien Public (*Commonwealth*) en Angleterre. Il paraît qu'il avait poussé si loin la science des influences sidérales qu'aucune mesure importante n'était prise par la Cour sans qu'il fût préalablement consulté.

En 1647 et 1648, il fut consulté à propos de la sécurité du roi Charles I[er], et en 1660 il fut questionné par ordre du Parlement à propos de la personne qui trancha la tête au roi. Il fut encore questionné par une Commission de la Chambre des Communes à propos de l'incendie de Londres en 1666.

Enfin, dans son almanach de 1653, il annonçait que « les bases du Parlement étaient chancelantes » et sa prédiction s'est réalisée comme on sait. Il prédit aussi le siège et la prise de Colchester.

Mrs Beecher Stowe médium écrivain

« Ce n'est pas moi, disait Mrs Beecher Stowe, qui ai écrit *l'Oncle Tom*! Je me suis contentée de transcrire ce que j'ai vu. — Et pourtant vous n'avez jamais été dans le Sud, où se passent les scènes que vous avez racontées? — Non, en effet; mais tout le livre m'est apparu sous la forme de visions, se succédant l'une à l'autre; et je n'ai fait que les traduire en paroles. — Vous avez tout au moins arrangé les détails? — Pas même cela, je vous l'assure. On m'a reproché d'avoir fait mourir Eva! Hélas! je n'ai pu l'éviter! J'en ai été moi-même plus affligée que je ne saurais dire. C'était pour moi comme un deuil dans ma propre famille; et après avoir raconté la mort d'Eva, je suis restée quinze jours sans toucher une plume. — Et l'oncle Tom, saviez-vous aussi qu'il aurait à mourir? — Oh! oui, je l'ai su dès le premier jour; mais je ne savais pas comment il mourrait; c'est seulement au terme de mon travail que la scène de sa mort m'a été révélée... C'est à Dieu, et non pas à moi, que revient tout l'honneur de ce livre. »

Tout le chapitre de la mort de l'oncle Tom fut écrit en deux heures. Mme Stowe l'écrivit dans une chambre d'hôtel à Andover, où elle était venue reprendre des forces. Une après-midi d'été, comme elle se préparait à sa sieste quotidienne, la scène surgit brusquement devant ses yeux, avec tous ses détails, la visite de Georges, les soupirs du vieil esclave, ses dernières paroles. Elle s'assit à sa table, écrivit d'une seule traite le chapitre entier, et l'envoya, sans le relire, à l'imprimerie de l'*Ere Nationale*. Elle disait souvent que, si son manuscrit s'était perdu en route, elle aurait été absolument

hors d'état de le recommencer. (*Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1878 ; article de M. Téodor de Wyzewa.)

Lecture de pensée

De nombreux Parisiens se souviennent encore des remarquables expériences de M. Stuart Cumberland, le fameux « liseur de pensées ». Après avoir parcouru le monde et soumis à son mystérieux pouvoir les cerveaux des personnes les plus remarquables des deux hémisphères, le devin publie ses *Mémoires*.

Parmi les monarques européens, il constate que tous ne sont pas également sensibles à son action magnétique. Le meilleur « sujet » qu'il ait rencontré est précisément notre hôte récent, son souverain, le roi Edouard.

M. Cumberland conte une curieuse anecdote. Il se rencontra avec le monarque à Waddesdon, le château du baron Ferdinand de Rothschild. Edouard VII, alors prince de Galles, lui demanda de dessiner l'objet auquel il songeait. Pris de court, l'expérimentateur avoua qu'il était un piteux artiste. Cependant, il posa son crayon sur une feuille de papier en saisissant dans sa main gauche la main droite du prince. Le crayon traça péniblement la silhouette d'un éléphant, telle qu'un enfant de quatre ans pourrait la dessiner. Rien n'y manquait, cependant, sauf la queue. Or, Edouard VII reconnut que cette omission était exacte : il venait de penser à un éléphant abattu par lui dans les forêts de Ceylan et qui, précisément, manquait d'appendice caudal !

La dame blanche des O' Brien

Une femme séduite et tuée par un membre de cette famille apparaissait au clair de lune, la nuit où mourait un O' Brien ; elle avait une robe blanche, de longs cheveux noirs, une figure pâle ; sa voix était étrange et elle poussait de longs soupirs. (Le Braz : *La légende de la mort chez les Bretons-Armoricains*, p. 12. Paris, Champion, 2 vol. in-12.)

Songe prémonitoire mentionné par Cousin

« M. le docteur Passavant croyait qu'on ne doit pas mépriser les songes... M. Manuel nous a raconté qu'il connaît un homme, d'ailleurs très raisonnable, auquel est arrivé le fait suivant : Une nuit, il vit en songe sa fille unique, en pension dans une ville voisine ; il la vit mourante, avec tel habillement, avec telle coiffure, dans telle chambre Il se lève, court à la ville voisine, et demande sa fille ; on lui dit qu'elle est malade ; on le conduit à sa chambre ; il reconnaît cette chambre, qu'il a vue en rêve ; il reconnaît les meubles. — Ah ! ma fille est perdue ! — Dieu voulait que je la visse encore une fois ! ». — En effet, deux heures après, elle était morte (*Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1857, p. 540.)

A TRAVERS LES REVUES

LES VISIONS DANS LE RÊVE.

Nous trouvons dans le *Rébus*, l'excellente revue moscovite à laquelle nous avons déjà emprunté différents articles, les deux curieux cas suivants de visions pendant le rêve Le plus étrange, comme on le verra, c'est que les « esprits » des décédés apparus aux vivants ont réussi, par leurs insistances, à obtenir l'exécution de leur volonté.

Voici le premier cas cité par le *Rébus* :

La belle-sœur d'une dame W..., de Berlin, lui avait fait promettre à son lit de mort d'adopter ou de prendre soin de son jeune fils, âgé de onze ans. Après les obsèques de sa belle-sœur, Mme W... prit l'enfant et le mena chez elle ; mais le petit garçon refusa d'y rester et retourna chez son père.

Cet incident causa quelques tiraillements entre Mme W... et son beau-frère, et celui-ci, pour y couper court, changea de domicile sans donner sa nouvelle adresse.

Quelques années après, Mme W... eut un songe où sa belle-sœur lui apparut, très triste, et lui rappela sa promesse. Mme W... lui répondit qu'elle avait fait ce qu'elle avait pu pour le réaliser ; mais qu'elle n'avait plus de nouvelles du père ni de l'enfant depuis longtemps, et qu'elle ignorait même leur adresse. La morte alors lui donna l'adresse et le numéro de son mari et disparut.

Le lendemain, Mme W... voulut vérifier l'exactitude de son rêve et elle trouva, en effet, ceux qu'elle cherchait à l'adresse indiquée. Tout ce qui précède a été confirmé par deux témoins à qui Mme W... avait raconté son rêve, avant de commencer ses recherches.

Le second cas relaté par le *Rébus* montre comment des meurtriers ont été découverts grâce à un songe :

Dans une ville de la province de Minsk (Russie Occidentale), un paysan disparut un jour subitement. La dernière fois qu'il fut aperçu vivant, c'était à la sortie de l'église, d'où il se rendait chez sa sœur chez qui il habitait.

Peu après, cette sœur vit son frère en rêve ; il était pâle, ses yeux étaient fermés, ses jambes brisées. Il lui dit qu'il avait été assassiné par son mari et le frère de celui-ci ; il lui révéla la date et le lieu exact du meurtre, et ajouta que son cadavre avait été mis dans un sac et jeté à la rivière. Il voulait qu'elle retrouvât son corps, et le fît enterrer dans le caveau de la famille.

Ce rêve s'étant répété à plusieurs reprises, la jeune femme alla demander avis à son beau-père. Celui-ci répondit qu'il serait difficile de retrouver le corps, et fit remarquer aussi qu'au cas où les coupables seraient arrêtés, les enfants resteraient orphelins et sans soutien ; de sorte que, toutes réflexions faites, la sœur n'insista plus.

Mais l'assassiné ne se tint pas pour battu et apparut en songe et de la même façon à l'un de ses amis. Ce dernier en fit la confidence à des voisins et bientôt la nouvelle en arriva aux oreilles des autorités qui ouvrirent une enquête. Des recherches furent faites dans la rivière et le corps fut retrouvé exactement à l'endroit désigné.

La découverte produisit une telle impression sur les meurtriers qu'ils avouèrent spontanément leur crime ; ils en donnèrent tous les détails et dirent comment, après la cérémonie religieuse à l'église, ils avaient mené le malheureux dans un moulin où tous dînèrent en compagnie, puis au moment de partir pour rentrer chez eux, ils l'assaillirent et le tuèrent. Le sac dans lequel ils avaient décidé d'enfermer le corps étant trop petit, ils lui coupèrent les jambes, attachèrent une pierre à son cou et le jetèrent dans la rivière.

Il existe à propos de ces faits des procès-verbaux des autorités en attestant la rigoureuse exactitude.

Le Gérant : Gaston Mery.

Imprimerie Jean Gainche, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 724-73